

**UN PETIT RUISSEAU
QUI N'A PAS DE NOM**

- Aventure -

par Yves LE MEUR

1

Molto Cantabile

Votre nom : LE MEUR (en deux mots S.V.P.)
Prénoms : Yves Jean Pierre Marie
Né le : 19 février 1930 (on peut répondre : 19/02/30)
Lieu : Tressignaux
Comment ça s'écrit ? : Comme ça se prononce :
T.R.E.S.S.I.G.N.A.U.X.
Département : Côtes du Nord
Ah ! C'est dans le Nord ça ? (...!)
Profession : Rêveur
Quoi ? : Rêveur
Fils de : Yves
Nom de jeune fille de votre mère : Jeanne Hélary
Non : le ridicule ne tue plus

Jusqu'à une époque toute récente, j'ai pu penser que je n'avais pas eu d'enfance. Et voici qu'en la retrouvant, je me rends compte qu'elle n'a cessé, sans sortir de l'ombre, de me nourrir et de me porter, un peu comme une source cachée par les feuillages.

Tressignaux était à l'époque une petite commune de cinq cents habitants située juste à la frontière, en pays bretonnant, du pays Gallo. Elle fait partie du Goëlo dont la capitale est Paimpol et se trouve à dix kilomètres de la mer. Sa géographie de champs, landes et courtils entourés d'arbres souvent étêtés, son tissu de chemins creux labourés de deux profondes ornières par les grandes roues cerclées de fer des charrettes à cheval, ses maisons et ses villages très éparpillés, ses petits bois et, au creux de la vallée, le Leff, tous ces détails que je connaissais par cœur à dix ans n'existent plus que dans mon souvenir et celui de mes camarades qui prenions, pour rentrer de l'école, du catéchisme, de la messe, et aussi, j'oubliais, des vêpres, les chemins les plus extravagants.

Tout ce charme a été démoli, sacrifié à l'autel des nouvelles divinités modernes qui se nomment : Progrès, Rationalisation, Rentabilité. Mais je pourrais encore, en fermant les yeux, en reconstituer tous les détails un par un : ici trois chênes, ici les grands ormes en rang serré, le long du petit ruisseau les saules étêtés qui prenaient des formes d'immenses et étranges phallus hérissés de branchages, étroitement enserrés dans un réseau de lierre très dense dans lequel il nous fallait fouiller pour découvrir le nid du roitelet ou de la mésange et même celui du merle ou de la grive ; plus loin les hautes épines où nichent les pies.

Je me souviens d'une promenade un matin. C'était un petit chemin creux qui prenait naissance juste au pignon de la maison. Il conduisait à une demi douzaine de champs qui descendaient vers un petit ruisseau qui n'a pas de nom à ma connaissance. C'était un matin de printemps et le soleil se frayait un chemin à travers des voiles de brume translucide qui semblaient une poussière d'étoile. En écartant quelques feuillages pour inspecter l'intérieur d'un énorme buisson, je découvris ce qui, pour moi, aujourd'hui encore, reste l'image la plus merveilleuse et la plus pure de la beauté : je découvris un nid de grive avec cinq œufs dedans. La mère venait sûrement de s'envoler, car les œufs, encore chauds et humides, luisaient au soleil du matin. Le nid de la grive ressemble extérieurement à celui du merle. C'est un tissu d'herbes sèches et de brindilles tressées en boule en prenant appui sur la naissance d'une branche ou un croisement de ronces dans un buisson. L'intérieur, par contre, est assez unique dans sa rigueur. Alors que les autres oiseaux utilisent du crin, de la mousse, des fines herbes ou un duvet quelconque pour y déposer leurs œufs et leurs petits, la grive, elle, se contente de boue séchée façonnée à la forme d'une demi-sphère parfaite. Le nid est nu. Les œufs sont les plus beaux que je connaisse : un vert turquoise uni et lumineux avec juste quelques points noirs. Je veux parler de cette teinte, à la fois profonde et lumineuse, aux dégradés subtils, qui colore le couchant alors que le soleil a déjà disparu. Elle annonce la nuit tombante et sur elle se penche Vénus l'Etoile du Berger, brillante de sa discrète lueur.

Je suis né et j'ai grandi à l'ombre de ces arbres où le mystère devient familier, où il est si facile, d'un bond, de se trouver hors de portée de l'autorité ; une fois le talus franchi, je me sens le roi d'un domaine tout à moi, le domaine du rêve.

Parfois, pendant que je chemine, un cri tout proche provoque un sursaut : "Hille". Pensant qu'on m'appelle, je fais, tendant l'oreille : "Oui ?" Aucune réponse et je ris de moi-même : "Toujours la même chose : je me suis laissé surprendre par le cri d'un charretier". Le cri pour pousser les chevaux en avant, je le vois écrit "Hue" dans les livres. Chez nous c'est

“Heille” plus souvent “Hille”. Le premier cri m’a fait sursauter et j’ai cru être pris en faute. Mais les suivants ne me surprendront plus, au contraire, ils me poussent plus avant dans mon rêve : “Hille, Yves, Hille, Yves, Hille !..”

Je ne me crois pas différent des autres. Quand je suis seul, je recherche la compagnie, et quand je suis en société, je recherche bien vite la solitude et je ne pense pas qu’il existe à cet effet autre paysage comparable à mon bocage natal. J’ai recherché la solitude dans les déserts du Moyen-Orient et d’Afrique. Mais le désert est immense, le regard y porte loin. Ceux qui y vivent guettent le voyageur qui viendra agrémenter leur austérité. C’est bien rare qu’en s’y aventurant seul, on ne fasse pas quelque rencontre. Si bien que, même si j’y suis seul, je ne peux y croire. Mon jugement est peut-être faussé par mon expérience et, si je suis sincère, je dois reconnaître que ce que j’appelle “solitude”, c’est présence familière, peut-être même protection. Le bocage me protège, pas le désert.

Il m’est arrivé la même chose qu’à d’autres voyageurs : après avoir ardemment cherché, cherché quoi ? dans des pays lointains, ils sont tout heureux d’aboutir enfin à leur point de départ. Et pourtant la grande boucle n’aura pas été inutile. Peut-être ne s’agissait-il que d’un voyage intérieur ?

Le village de Kermin où se tenait la maison familiale est situé sur un plateau. Il se compose d’une vingtaine de maisons distantes de vingt, cinquante, cent mètres, les unes des autres. C’est le vrai village du Goëlo où on se sent bien chez soi, tout près des autres. La vue est courte au Nord et à l’Est, mais à l’Ouest, le regard porte loin sur la vallée du Leff et l’autre versant, et nous pouvions voir à travers les peupliers de “La Pâturée” le clocher de Tressignaux, ou encore même le Menez-Bre.

Je me souviens de ces soirs de fin d’automne, où, comme une apocalypse, le soleil se voilait tout d’un coup, le ciel devenant noir et bruyant : c’était le vol des corbeaux qui rejoignaient leur dortoir, là-bas, à l’ouest, le bois de Blanchardo.

Et je nous revois encore, Anne et moi, dans le courtil, près des pommiers, un soir où l’air était pur et l’écho répétait nos voix. Nous nous exercions à qui crierait le plus fort et nous attendions, guettant les collines de Goudelin, là-bas, au-delà du Leff : répondraient-elles à notre appel ?

Le corps de ferme était séparé de la maison d’habitation, et partait à l’équerre, en s’éloignant de la route. C’était une longère avec les crèches pour les cochons, puis les chevaux, et, au bout, les vaches. Plus loin, près de l’aire à battre, s’étalait la “grange”, que nous appellerions aujourd’hui “hangar”, abritant le matériel, le pressoir à cidre et nos jeux de cache-cache. Comme c’était agréable d’écouter la chanson de la pluie sur les tôles

métalliques, tout en regardant les eaux s'écouler vers la cour. Et quand c'était la grêle, quelle frénésie !

Mon père et ma mère, récemment décédés, se marièrent à l'approche de la trentaine. Mon père venait d'une famille paysanne de neuf enfants, plus quelques uns morts en bas âge. Par contre ma mère se trouva orpheline toute jeune. Tous deux sortaient d'un milieu tellement chrétien que chaque individu semblait une plante dont le sol nourricier était la foi ancestrale, et je me sentais de par leur volonté et de par la tradition, plongé dans le même sol, plante moi-même. Je serais encore tel aujourd'hui si la vie ne m'avait rudement chahuté et comme déraciné de mon courant porteur.

Le couple s'installa sur la ferme de Kermin, part d'héritage de ma mère, qui restera pour nous tous la maison familiale. Peu de temps après, en quatre ans et quelques mois, ils eurent cinq beaux enfants. La vie était dure et la ferme assez misérable : quelques vaches, quelques arpents de terre mais ni chevaux ni matériel pour travailler le sol. Mon père louait ses services et faisait des journées chez les voisins pour qu'en échange ceux-ci lui prêtent leurs chevaux et les matériels nécessaires pour ses travaux. Pendant ce temps, ma mère, en plus de la maison, des grossesses et des enfants qui venaient s'ajouter les uns aux autres, devait s'occuper des animaux.

Bientôt elle tomba malade, je ne sais plus pour quelle grossesse, et la famille dut s'adjoindre le concours d'une aide ménagère qui l'aiderait dans ses travaux. Elle ne connaissait pas le breton, et le français devint désormais la langue officielle. Je ne garde aucun souvenir de cette époque. Mais j'imagine que ce fut très dur pour le gamin de trois ans que j'étais : après maints balbutiements, acquérir et prononcer les mots usuels à la grande joie des parents, puis, tout à coup, apprendre que ce qui faisait leur joie n'est plus vrai, n'a plus cours et qu'il faut trouver beau et vrai ce nouveau langage barbare, le français : sûr, ce fut un chamboulement dans ma petite tête : le premier !

Le breton devint désormais la langue réservée aux parents, la langue tabou, celle qu'ils employaient quand ils avaient à se dire des choses qu'ils ne voulaient pas que nous entendions, celle qu'ils employèrent toute leur vie pour ces interminables disputes, ces réquisitoires insensés que mon père périodiquement déversait sur ma mère et qui firent nos tourments de jeunesse.

Ma mère, orpheline, grandira au “Run” tout proche, élevée par sa grand-mère maternelle, dont les trois fils, prêtres, seront ses idoles : les Trehiou.

François qui meurt jeune et que ma mère n’a peut-être pas connu. Ce qui n’enlève rien à sa présence, au contraire.

Joachim, le farfelu de la famille, recteur à Trébrivan, un artiste qui fait des tableaux, des bustes, des meubles, couvre les cloisons de croquis, de plans, de décorations... De ces poches, il peut exhiber les objets les plus hétéroclites et amuser l’enfant qu’était ma mère.

Et surtout Hippolyte, l’honneur de la famille, qui, de plus, s’occupa personnellement de l’éducation de l’orpheline, et qui deviendra alors que maman est jeune fille, évêque de Vannes. J’avais dix ans quand il mourut. Hippolyte, à lui seul, est une raison de vivre, d’être fière, de regarder le ciel. Tous les prêtres qui passent à la maison - et il y en eut quelques uns - entretiennent soigneusement ces bonnes dispositions. Ils vantent les mérites de l’évêque, ses bonnes actions, son éloquence. On emploie même, en baissant le ton, le terme de “Sainteté”. Toute l’enfance de ma mère et sa vie de jeune fille baignent dans ce charme. Elle lit et relit les lettres que lui adresse “Tonton Lyte”, des mensuels comme “Noël”, “les Veillées des Chaumières”... et laisse son cœur se bercer à cette musique céleste. Je crois savoir qu’elle vivait dans une certaine aisance, ce qui n’a pu que favoriser ses penchants idéalistes. Plus tard, alors qu’elle est enceinte, prenant un air prophétique, respectueux et réjoui, le triomphe à peine voilé de modestie, les prêtres diront, en pointant timidement un doigt vers son ventre : “Vous portez là le successeur d’Hippolyte”... C’était moi.

Papa lui, naît dans une famille de paysans attachés à la terre, à la foi “catholique” et à la langue bretonne indissolublement liées. L’école quittée à douze ans. Les travaux tout de suite, car la guerre (1914) est là, et les grands frères y sont partis. La croyance et la morale sont soumises à la même rigueur que les travaux des champs et le soin aux animaux. Pour papa, on entre en paysannerie comme en religion.

Sûrement, ce fut un choc pour ma mère de se retrouver dans la maison de Kermin. A cette époque, la femme participait aux travaux de la ferme et des champs, si bien que, le mariage consommé, elle se mettait à perdre toute féminité et prendre ce caractère hommasse de la paysanne qui finit par s’habituer à voir ses mains sales et ses sabots crottés et à sentir flotter autour d’elle cette odeur de lait sûr qui s’attache à ses vêtements dont la couleur indistincte et grise n’était même plus une couleur. Dans cet oubli d’elle-même se consomme encore plus profondément le mariage : elle épouse la terre, qui devient, plus que le symbole, la réalité du ménage, comme un nouvel anneau nuptial. Naguère elle était belle et convoitée... L’aurait-elle oublié ?

Pas étonnant qu'à l'occasion des bouleversements sociaux qu'étaient la guerre, l'industrie, le tourisme, les filles de la ferme aient regardé avec convoitise les belles touristes qui venaient chez nous en vacances, et déserté, les premières, la campagne, recrues faciles pour les besognes ménagères et les bordels parisiens. Les histoires de ces "Bécassines" ne me font pas rire.

Et pourtant, la femme à la ferme n'était pas esclave : très souvent, c'était elle qui commandait. C'est coutume ici, d'appeler les femmes mariées par leur nom de jeune fille. A Tressignaux, tout le monde connaissait Marie Meur, épouse Solo, la plus grande ferme de la commune et, surtout, l'expression qui avait fait le tour des chaumières :

"Ça va barder, Marie Meur !".

C'était la réponse au commandement de la patronne, devenue pour tous une façon de s'encourager à la fois au travail et à la rigolade, un exemple typique de cet humour local, quasi imperceptible, qui se donne des airs d'abonder dans le sens de la bête noire, tout en la roulant dans la farine.

Ma mère, elle, peut-être soutenue par son rêve, avait réussi à sauvegarder sa féminité. Elle prenait sa part des soins d'élevage mais n'allait jamais travailler aux champs. Peut-être d'avoir une femme si fragile, mon père le ressentait-il comme un échec ?

Mon père... Il m'a fallu longtemps pour le connaître. J'avais quatorze ans quand j'eus la première révélation de son image.

C'était l'été 44, juste après la Libération. On faisait la moisson et papa m'a demandé d'aller lui chercher un paquet de tabac au bourg. Je me rappellerai toujours l'aspect que présentait le bistrot quand j'y pénétrai. C'était fin prêt pour le tournage de la scène du saloon dans un western. Les maquisards, entourés, fêtés, étalaient au grand jour, à toutes les tables, leur artillerie. Et ça causait dur. Tout à coup, l'un des maquisards, bon enfant, lança tout haut, à la cantonade :

- "Les paysans, ils ont tous vendu du beurre, du lait ou des œufs aux Allemands et c'est normal".

Je regardai le maquisard et m'avançai, les poings serrés, vers lui, et je répondis bien fort, aussi fort qu'il avait lui-même parlé :

- "C'est pas vrai. Mon père n'a jamais vendu un œuf aux Allemands".

Je crois me souvenir qu'ils se moquèrent de moi, mais je me retournai et partis bien vite, en pleurant, sur mon vélo.

Et c'était vrai : mon père était d'une fermeté et d'une honnêteté scandaleuses. Pourtant ils faisaient pitié ces soldats allemands quand ils battaient la campagne le ventre

creux. J'en vois encore deux s'avançant vers la fenêtre grand ouverte et s'adressant au père alors que nous étions tous à table. Et nous, tous les cinq, de le supplier :

- "Papa, tu vois bien qu'ils ont faim."

- "On ne leur a jamais demandé de venir chez nous", était la réponse, et le ton était sec.

Un jour, après le battage, le tas de paille prenant du gîte, il fallut bien vite le redresser et nous tirions tous sur des cordes. Deux soldats allemands passant par là, coururent nous donner un coup de main. Après un effort à nous tous, le tas fut redressé. Nous avions eu chaud et nous avions chaud ! Je ne sais plus si père les remercia. En tout cas, il ne leur donna même pas un coup de cidre. Et pourtant, père faisait du bon cidre.

Un autre aspect de la personnalité de mon père que je mis longtemps à découvrir, c'est sa sensibilité. Très exactement, j'avais vingt-cinq ans, puisque Gaby le plus jeune, faisait son service militaire en Algérie. C'était, je pense, le mariage d'Anne, et Gaby n'avait pu obtenir une permission. Papa était assis à sa place ordinaire, en bout de table, contre le mur, près de la fenêtre. Près de lui, Tonton Jean, le tonton gâteau de la famille qui n'avait que des qualités de cœur, mais combien ! Et papa lui parlait de l'absent, de la nullité des chefs, de la fête gâchée... Et il pleurait !!! Et moi, tout estomaqué, assis en face, je regardais mon père pleurer. La scène, pourtant bien réelle, quand je me la remémore, prend un caractère féérique : les deux personnages baignent dans un brouillard tabagique, je les vois à travers les vapeurs euphorisantes de quelques verres de bon cidre et de bon vin, je suis bercé par le brouhaha de l'assemblée qui s'est quelque peu éloigné de la scène et quelques rires épars, et les deux silhouettes sombres s'auréolent du contre-jour de la fenêtre. Une révélation ! Un ravissement ? Les quelques verres qu'avaient bus mon père ne changent rien à l'affaire. Ce n'est pas moi qui, gêné, aurais lancé une idée nouvelle pour détourner la conversation. Non, j'étais médusé. J'avais vingt-cinq ans.

... C'était un peu plus tard. Maman prolongeait sa convalescence dans une maison de repos, sans grande hâte de rentrer. Et papa :

- Viens Jeanne, viens à Kermin : tu verras, ce sera tous les jours Noël.

De quel droit parlé-je de toi papa ? Et de toi maman ? Vous reconnaîtriez-vous dans le portrait que je fais de vous ? N'en seriez-vous pas outrés ?

De tous vos enfants, je suis celui sur lequel vous fondiez, surtout toi, maman, le plus d'espoir. Je suis le seul qui vous aie fait pleurer. Je me souviens : je suis venu vous voir à un des tournants de ma vie. Je te revois encore, maman. Tu t'es approchée de moi en pleurant, te demandant si tu existais encore et si je n'étais pas, moi, ton fils, un mauvais rêve. Et nous sommes restés longtemps debout, pleurant, à nous regarder. Dans tes grands yeux clairs et

humides, mon image se dessinait, comme dans un haut miroir, mon portrait en pied, dont je ne pouvais détacher mon regard.

Donc, nous étions cinq enfants que j'ai l'honneur de vous présenter :

- Yves (moi), né en 1930, dit "Titif" pour me distinguer de mon père,
- Anne, née en 1931,
- Jean, né en 1932
- Yvonne, née en 1933
- et Gabriel dit "Gaby", né en 1934.

Il faut que j'y ajoute Théophile, dit "Théo", de dix ans mon aîné, que mes parents recrutèrent alors que j'avais environ sept ans, en remplacement de la bonne, pour aider, cette fois, aux travaux des champs. Entre temps la ferme s'était agrandie. Elle était ce qu'elle est restée jusqu'au départ en retraite de mon père. Car bientôt mes parents allaient devoir investir dans l'éducation de leurs enfants, à l'école libre bien sûr, tout ce qu'ils gagnaient et la ferme ne s'agrandirait plus. Donc : deux chevaux de trait, Lisette et Polka, une dizaine de vaches et une vingtaine d'hectares dont la moitié en location.

Théophile, qui habitait chez nous, a toujours été notre grand frère. Théo, c'est à la fois le sérieux et la gaieté. Le sérieux dans le travail : à le voir conduire les chevaux et cultiver la ferme, on aurait pu penser que tout ça c'était à lui. Parfois, en distribuant le travail après le repas de midi, mon père l'envoyait sur un chantier alors que lui-même voyait des choses plus urgentes à faire et Théo, qui n'aurait jamais osé contredire mon père, maronnait tout en attelant les chevaux. Nous compatissions bien sûr et, avec lui, étions furieux contre papa. Nous prenions plus facilement le parti de Théo puisque, avec lui, on pouvait parler et il aimait bien s'amuser avec nous comme ça, en cachette, et en passant.

Le symbole de sa fonction c'était, passé autour du cou, le fouet à la longue lanière de cuir tressé au bout de laquelle était nouée une ficelle de chanvre soigneusement mesurée et souvent renouvelée. Pour nous, pour notre plus grand plaisir, il en jouait : se penchant fortement sur la jambe gauche pour donner au geste de l'ampleur, dans le même mouvement précis et décidé, il faisait claquer son fouet deux fois : un premier claquement, sec, au sommet de la courbe, et le second, en fin de course, puissant comme un tonnerre dont les ondes, vrombissant l'air ambiant, frémissant les feuillages, éveillaient quelque écho lointain... Nos regards ravis l'excitaient. Alors il se penchait un peu plus sur la jambe gauche et c'étaient des détonations en cascade : la lanière de cuir sifflait dans l'air avant de claquer une fois, deux fois,... cinq fois, jusqu'à essoufflement.

Un autre personnage qui a toujours été mêlé à la vie de la famille, c'est tonton Jean. C'était le parrain de Jean, un cousin de ma mère qui venait de prendre sa retraite des chemins de fer. Il était divorcé, mais ça, on ne le disait qu'à voix basse, de l'un à l'autre, jamais en société. Il atterrit dans la maison familiale et y resta quelques mois, voire plus d'un an, jusqu'à la guerre environ. Sa présence dans la maison mêlait aux lignes austères quelque chose de rond. Rond, il l'était dans toute sa personne, et d'abord physiquement. Et le personnage moral était à l'image de son physique qui ne présentait point d'angles : il aimait la bonne chère, le bon cidre, le bon vin, les bons livres, la bonne compagnie et il aimait les enfants. Je ne l'ai jamais vu le visage triste et il répondait à nos facéties par un bon rire qui lui secouait tout le ventre.

Il eut l'idée de semer, près du courtil, dans le champ à Charlek, bien abritées des regards indiscrets par une rangée de jeunes ormes, des graines d'absinthe. J'étais trop jeune pour savoir ce qu'il en fit, mais je sais que ce coin de champ nous fit pester longtemps. L'absinthe est une plante vivace et coriace et ce n'était pas gai de sarcler les betteraves dans ce quartier de champ.

A nous cinq, nous formions un monde merveilleux d'insouciance et de gaieté. Je me rappelle nos jeux. Je me rappelle surtout le petit poulain de Polka qui, de sa démarche dégingandée venait se mêler à nous. Nous lui mettions des chapeaux et nous roulions avec lui dans l'herbe.

Et les repas à la grande table, les fou-rires avec Jean, le pince-sans-rire et Yvonne, le boute-en-train qui pouvait se vanter de faire rire papa chaque fois qu'elle le voulait.

La maison familiale était spacieuse sur un plan carré, trapue, avec deux façades, Sud et Nord. Quatre pièces un rez-de-chaussée : la cuisine-séjour, la chambre des parents, la salle à manger pour les grandes occasions, et le cellier. A l'étage, deux chambres qui deviendront l'une celle des garçons et l'autre celle des filles, et les greniers pour le blé, l'avoine, l'orge.

J'ai un an, jour pour jour, quand naît ma petite sœur Anne. Bientôt elle souffrit d'une sorte de paralysie infantile et je lui servis, du mieux que je pus, de nounou. Je le sais parce qu'on me l'a rapporté.

Mon premier souvenir personnel flotte dans une sorte de tourbillon. La maison est pleine de gens qui dansent au son de la musique. En fait, on renouvelait le sol de terre battue dans la grande pièce. Et la fête, les invités, la danse avaient en plus un rôle utilitaire : le sol se tassait sous les pas des danseurs.

A peu près à la même époque, je me rappelle Jean enfant. Il marche dans la cour, sous la rangée de peupliers et je veille sur lui pour qu'il n'aille pas sur la route. Son visage fin était couronné de belles boucles dorées, si lumineuses que ma mère n'osait pas les couper : elles provoquaient les extases de toutes les femmes qui passaient à la maison.

Et c'est à peu près tout. La faiblesse de ma mémoire est un mystère qui me consterne. Je ne retiens pas les noms, même pas les physionomies. Il n'y a qu'une seule circonstance où ma mémoire n'est jamais prise en défaut : quand je suis amoureux. Alors aucun détail ne m'échappe.

J'ai bientôt sept ans quand, serrant bien fort la main de ma petite sœur Anne, je prends pour la première fois le chemin de l'école. Je me rappellerai toujours l'institutrice, Mademoiselle Le Gac, qui nous séduisait par son grand sourire parfois moqueur, parfois complice, son élocution très lente et très distincte et son calme absolument imperturbable. Mais je ne pense pas que nous étions turbulents, car nous étions tous sous son charme.

A l'école, mon grand ami était tout petit et s'appelait Roger. Il est mort jeune. Je nous vois encore traversant le bourg et, surtout, juste à la sortie du bourg, montant la côte pour rentrer chez nous.

Là se tenaient deux ou trois petites vieilles qui devaient attendre notre passage, car elles ne nous rataient jamais. Et dès qu'elles nous voyaient, elles entamaient leurs réflexions, toujours les mêmes : "Regarde donc Roger comme il est petit, et Yves comme il est grand". Et j'avais beau courber le dos tout ce que je savais, elles me voyaient toujours grand. J'avais honte, j'étais horriblement gêné, ces petites vieilles m'agaçaient et nous passions vite cet endroit. Mais leurs paroles résonnaient encore à mes oreilles et j'avais l'impression que, longtemps après notre passage, elles savouraient encore leur commentaire, toujours le même "Comme il est petit, comme il est grand !" Et, quand j'avais laissé Roger en face de chez lui et que je reprenais tout seul la côte pour rentrer à la maison, je me faisais tout petit et je courbais le dos tout ce que je pouvais. J'avais même inventé la ruse de mettre une ceinture et la serrer le plus fort possible pour mieux me courber et me rapetisser.

Radio Londres. "La France libre". Nous sommes en 1940-1941. Jean et moi couchons dans le lit-clos qui forme un coin de la salle de ferme. Père, bien que partisan de Pétain, écoute tous les soirs, à travers des bruitages lancinants - les Allemands brouillaient les ondes - la voix lointaine qui annonce "Ici Radio Londres" "Ici la France libre". On ferme les rideaux du lit-clos, maman nous dit de dormir. Papa, l'oreille collée à son gros récepteur de TSF doit mettre la radio plus bas. Mais nous entendons tout, entre autres ces messages codés envoyés aux maquisards : "La tourterelle a fait son nid dans le bois de la mésange. A 17 heures elle va au marais et se pose sur les roseaux près des canards". Quelle belle leçon de poésie pour

nos littérateurs, que ces messages sans prétention littéraire ! Dans le lit-clos, les commentaires vont bon train. Et pour qu'ils aillent mieux encore, les avis sont toujours opposés. Si l'un est pour Pétain, l'autre sera, à coup sûr, pour De Gaulle. Il faut une intervention plus énergique de maman pour calmer les esprits "Allez, il est temps de dormir". Et papa est obligé d'éteindre la radio.

Ce n'est pas grave : les discussions reprennent le lendemain. A cette époque, nous allions à l'école à Lanvallon. Au premier croisement, Roger nous attend, plus haut, c'est Michel. Nous étions toujours deux contre deux. Je m'étais brouillé avec Roger à cause de ses opinions politiques. C'était Michel et moi contre Roger et Jean. En général nous étions tous les deux dans le camp de De Gaulle. Mais, les parties restant les mêmes, les opinions pouvaient s'inverser. Quant à nos adversaires, malgré le mépris que nous affichions pour leurs opinions politiques, ce n'était pas une raison suffisante pour nous en séparer, au contraire. Et, la musette bien calée entre les deux épaules, lançant tour à tour notre grosse bille de plomb contre celle de l'adversaire, tout en polémiquant, nous dirigions tous les quatre vers l'école.

En entrant en ville, nous retrouvions nos camarades citadins qui, eux, portaient leurs cahiers à bout de bras dans de belles serviettes de cuir. Et j'ouvrais de grands yeux ! "Les gens des villes sont tout de même bien bizarres ! Comment voulez-vous jouer aux billes ou enjam-ber les barrières si vous n'avez pas les deux mains libres ?"

Nous pouvions les reconnaître du premier coup d'œil, nos camarades de Lanvallon. Malgré le peu d'attention que nous portions à notre propre habillement, nous remarquions avec indifférence, mépris, parfois envie : "Ils sont bien habillés." Sans plus. Mais la différence de classe était tellement marquée qu'elle ne pouvait nous échapper. Si je dis de Lanvallon que c'est un bourg, je risque de me faire lapider. Malgré ses quelques mille habitants, plus exactement huit cents si on ne tient compte que de l'agglomération, Lanvallon est une ville, que dis-je ? une capitale.

Je me rappelle un de mes camarades lanvollonais que j'aimais bien. Un jour, devant moi, il relaçait sa chaussure en appuyant le pied sur le socle de béton d'un des piliers du préau :

- Qu'est-ce qu'elles brillent tes chaussures ! remarquai-je.
- Ben oui, je les ai cirées.
- Chez nous on ne cire les chaussures que pour le dimanche.

Et je revoyais, avec un frisson, ce coin noir sous l'escalier où se faisait la corvée hebdomadaire.

- Ah non ! fit le petit citadin, si on veut que le cuir reste souple, il faut les cirer tous les jours.

Je restai songeur. Il m'avait instruit, mais nullement convaincu. Et je revoyais maman levant les bras au ciel à mon retour d'école.

- Par où es-tu passé encore ? Tu es allé chercher des nids ! Regarde tes chaussures, pleines de boue. Et ton sarrau est déchiré !

De l'école des Frères à Lanvallon, où je passai pourtant trois années de ma belle jeunesse, je ne garde aucun souvenir. Je veux parler des classes : rien, pas même une image dans ma tête. A part : le rite périodique du remplissage des encriers et la bouteille violette et sale, munie d'un versoir de métal; les trocs entre voisins : x billes = y crayons de couleur; la silhouette d'un de nos professeurs, petit, trapu, chauve. Mais de ses paroles, je ne garde aucun souvenir. Par contre, je me rappelle très bien :

- Frère Justin. C'était un très vieux frère en retraite qui habitait là avec ses jeunes collègues. Il avait du mal à marcher et c'était toujours en haut de la cour, près des cuisines que nous pouvions voir, entourée de gosses, sa courte silhouette en cloche, enveloppée d'une cape noire. Il venait nous voir pendant la récréation et on se bousculait pour lui dire bonjour parce qu'il avait dans sa poche un paquet de raisins secs. Alors, il nous demandait : "Quel est ton nom ?", et quand nous avions répondu, il disait : "C'est bien" ou nous faisait une remarque, puis, de deux doigts il puisait dans son sachet deux ou trois raisins secs qu'il nous remettait dans la main et nous repartions en courant. Ça se voyait bien qu'il aimait les enfants.

- Un autre personnage, je pense que c'était le directeur, avec lequel je n'eus jamais de contact direct, a laissé sa trace dans ma mémoire. Sa silhouette m'impressionnait et son visage me faisait peur. C'est un haut personnage habillé de gris à la manière des frères, marchant raide sans tourner la tête. Son visage, à l'image de sa silhouette, est fermé, pas gai. Il devait faire la classe préparatoire au certificat d'études à laquelle j'échappai en partant au collège.

- Et sa majesté ! Je la revois encore, dans le réfectoire où nous prenions le repas de midi, trônant sur le haut d'une armoire, cette énorme Citrouille. Elle me fascine, cette Citrouille. Je n'aime pas la soupe de Citrouille. parfois un quartier en était prélevé, qui faisait un potage, puis un autre, puis une nouvelle Citrouille remplaçait l'ancienne Citrouille. Décidément nous resterons toujours sous l'empire des Citrouilles, soit nous empestant, soit menaçant. Citrouille ! Ouille !

Au retour de l'école, le groupe des quatre se retrouvait, toujours jouant et polémique, sur la longueur de nos deux petits kilomètres de route. Sauf au printemps, à la saison des nids, où Michel et moi prenions des chemins plus détournés. Nous avions toujours, repérés d'avance, un nid de pie à visiter et quelques buissons à inspecter. Les pies n'emploient pas la même tactique que les autres oiseaux. En général, ils cachent soigneusement leur nid. La pie, elle, le place au sommet de l'arbre le plus élevé, ou bien, délaissant alors l'inutile dôme de branchages, au sommet des hautes épines. Nous les appelions "Pic-Land" et ne nous y frottions pas.

Le nid de la pie est visible, certes, et de loin ! Mais pour y accéder !... A tour de rôle, nous délestant de nos musettes et après avoir poussé, juste pour s'encourager, un "on les aura, les Boches", nous grimpions à l'arbre jusqu'à cet endroit où, le fût n'étant guère plus gros que notre poignet, le moindre souffle d'air faisait balancer la cime et chavirer notre cœur. Encore heureux si nous pouvions parvenir à destination. Alors nous posions notre béret sur une branche. Agrippés à l'arbre d'une main, de l'autre nous fouillions le nid, pre-

nant les œufs un par un et les posant délicatement dans le béret. Puis nous redescendions, le béret, avec les œufs, sur la tête.

Le jeudi et le dimanche c'étaient de plus grandes balades, et, à la saison des châtaignes, le bois de Blanchardo. Là, enjambant le Leff, se dresse, fier et inutile, le pont du chemin de fer désaffecté. Il était vraiment fait pour nous. Je me rappelle un après-midi où nous nous y trouvions tous les quatre, toujours polémique. Tout à coup, regardant les arbres à nos pieds, une idée nous vint : cet arbre-ci c'est Berlin, l'autre c'est Londres. On va les bombarder tous les deux et on verra bien quelle équipe fera le plus de dégâts. Les projectiles ne manquaient pas : la ligne ayant été enlevée, il ne restait plus, sur toute la longueur du pont, que les cailloux du ballast. Ce fut un carnage. J'y suis repassé plus tard. Les deux arbres portent toujours les traces des bombardements.

A part ces fredaines, j'étais pacifique. Je devais paraître à mes camarades un colosse, car j'ai toujours eu cinq bons centimètres de plus qu'eux et j'étais bâti en conséquence, en vrai fils de paysan. Depuis, mon manque total de soin et de prudence, plus quelques maladies tropicales m'ont donné un aspect plus fluet. Je n'ai aucun souvenir de m'être jamais bagarré. Je n'avais nul besoin de prouver ma force. Une fois pourtant, énervé, j'ai frappé, j'ai fait mal et j'en ai eu un tel chagrin que, depuis, je me méfie toujours de ce qui sent la bagarre.

Dès l'âge de sept ans, j'aidais mon père, plus souvent Théo, aux travaux des champs. Je lui conduisais le cheval par la bride pendant que lui, derrière, tenait la bineuse ou un autre outil. Lisette était plus facile que Polka. Elle était très douce et prenait bien soin, en avançant, de poser les pieds dans l'espace libre entre les rangs. Polka, elle, ne changeait en rien sa démarche et écrasait ou blessait à chaque pas une betterave à gauche puis une à droite, malgré les pressions que j'exerçais sur la bride pour corriger sa démarche. Parfois je passais le rouleau avec Lisette, pendant que Théo hersait avec Polka et papa, devant, semait le grain à la volée. J'étais fier de cette confiance qu'on me faisait mais crevé le soir. La religion du travail faisait sentir sa rude loi sur nous tous. Dès le retour de classe, avant même de faire nos devoirs, c'était bien rare qu'il ne se trouve pas à la maison ou à la ferme quelque besogne pour nous, et le vendredi soir nous étions moins pressés de rentrer, car nous savions qu'il nous faudrait tourner le bâton dans la marmite tout le temps que cuirait la bouillie d'avoine.

Je nous vois encore, Jean et moi, un jeudi, en train de vider le fumier sous les vaches. L'effort physique très pénible, plus les vapeurs d'amoniaque que nous respirions, nous fatiguaient très vite. Alors, nous nous asseyions sur le bord d'une mangeoire, et balançant les pieds, courbant la tête, arrondissant le dos, nous nous lamentions sur notre sort. Nous évoquions nos camarades de classe plus fortunés que nous, qui eux, étaient fils de notaire ou de marchand de vin : "Ils sont mieux habillés que nous" et, nous en tombions d'accord : "Pas de doute, en ce moment, ils ne sont pas en train de tirer le fumier sous les vaches"...

“Sûrement, papa ne nous enverra pas au champ, cet après-midi”... nous disions-nous, Jean et moi. C’était un peu plus tard : nous étions au collège à Lannion. Toute la matinée, nous avions planté des pommes de terre dans le “Champ du Roy” et nous rentrions à midi, les mains sales, écœurés de cette besogne ingrate, mais savourant à l’avance les quelques moments de liberté que nous réservait l’après-midi : le car Laurent s’arrêtait à quatre heures au carrefour du Rochou, juste devant la maison de Michel, pour nous ramener au collège. “Non, papa ne nous enverra pas au champ”... Et pourtant, après le repas de midi, la parole du père tomba, tranchante, et malgré nos protestations : “la valise à faire... changer de vêtements...”, il fallut admettre que nous pouvions encore consacrer une heure ou deux à planter des pommes de terre. Je revois encore le sourire de Théo au moment où nous nous levions de table. Il avait pris grand plaisir au spectacle de notre résistance à l’autorité. Son regard semblait nous dire “Vous ne connaissez pas encore votre père” et sous son rire taquin perçait une sorte de complicité. Nous prîmes le chemin du “Champ du Roy” de fort méchante humeur.

Une autre fois, à ce même carrefour, attendant le même car Laurent pour rentrer au même collège, nous nous laissâmes tenter par une partie de football en train dans le pré à côté. “On verra bien passer le car” nous disions-nous. Ni nous ne vîmes le car, ni le car ne nous vit...

Quand nous devînmes plus âgés et plus forts, nous aidions les parents à traire les vaches. Je dis “nous” mais c’est une supercherie, car une exception absolument incompréhensible était faite pour moi : j’avais bien essayé, une fois ou l’autre, sans conviction, de traire. Résultat catastrophique. Je me plaignis aux parents : “mes mains sont trop larges et tout le lait s’enfile dans mes manches de chemise”. Je ne saurai jamais pourquoi j’ai joui toute mon enfance de ce privilège : la dispense de traite. Les mains de mon père étaient bien plus larges que les miennes et, pourtant, il trayait, lui. La vie devait me jouer un bien vilain tour : un jour je me suis vu à la tête d’un troupeau de quarante chèvres qu’il me fallait traire matin et soir. Sûr, ils ont rigolé, les frangins et frangines !

Par contre, aller au champ garder les vaches, quelle expédition chargée de promesses et d’imprévu ! Il en est une qui fut assez mémorable. La veille, j’avais accompagné mon père dans un champ lointain qui s’appelait Kerlédec. Au moment de partir, papa me demanda : “Tu pourrais retrouver le champ, demain, pour y conduire les vaches ?” Je répondis sans hésiter : “Oui”. J’avais bien repéré les lieux. Il fallait traverser le bourg en prenant la route de la Croix Pierre. A un kilomètre du bourg, juste en haut de la côte, un petit chemin creux à droite et c’était la première barrière à gauche.

Le lendemain, tôt après le petit déjeuner, le troupeau se mit en branle. Jean m’accompagnait. Tout se passait normalement et les vaches avaient l’air bien sages. Après le

bourg, laissant Jean tout seul derrière à pousser les vaches, je partis devant le troupeau, guettant le chemin creux de Kerlédec. Ai-je été trompé par le faux-plat interminable qui prolonge la côte ? Toujours est-il que, dans les chemins creux que je prenais, je ne reconnaissais jamais l'entrée de champ que j'avais dans la tête. Inlassablement, je revenais sur la route et explorais le suivant. Si bien que nous dépassâmes le village de la Croix Pierre, puis Kervelar. J'étais pris d'une sorte d'hébétude : intérieurement je me sentais perdu mais je n'osais me l'avouer. Je me raccrochais comme à une bouée aux gestes que j'avais prévus et organisés et fixais bien dans ma tête l'image de la barrière de Kerlédec, et, derrière, du tout petit clos entouré d'arbres. Par quelle malice se cachait-il ainsi ? Et, pour ne pas troubler mon petit frère, je me taisais : il avait l'air de ne pas se poser de questions. Enfin, dans un chemin, la première entrée de champ à gauche me sembla correspondre à Kerlédec. Un paysan s'y trouvait, occupé à je ne sais plus quelle besogne. Etonné, hésitant, apeuré, je restai à la barrière et finis par l'interpeller :

- Ce n'est pas ici Kerlédec ?

Le paysan s'approcha silencieusement. Ses yeux étaient deux vrilles qui me transperçaient. J'étais déjà en larmes. Puis, sans me répondre, il me demanda :

- Tu n'es pas le fils à Yves Meur, toi ?

J'avouais et lui parlais des vaches.

- Retourne vite à la maison, quand tu rentreras il sera temps de les traire.

Ce jour-là les vaches durent quand-même se poser des questions.

Toutes les expéditions n'étaient pas aussi aventureuses et, plus ordinairement, c'est surtout par les jours de grand vent que j'aimais conduire les vaches au champ. Alors, j'agrippais la longue cape pleine de trous pendue à un clou dans le cellier. Mon premier soin, arrivé au champ, était de choisir, près des grands arbres, un coin de talus abrité du vent. Je m'enveloppais de la cape, je me peletonnais dans mon creux douillet et, fermant les yeux, je me laissais bercer à la sublime chanson que chantaient les grands ormes. Oh ! la grande musique, totale et primitive. Fini le rêve, l'Enchanteur est là. Je guette ses nouvelles intonations et, lui ouvrant tout grand les portes de mon être, je me laisse bercer par son charme. Le vent a toujours été mon élément : je veux dire le grand vent d'Ouest ou du Sud-Ouest, celui-là qui nous arrive tout chaud et humide des baisers de l'océan.

Tout près de la maison, il suffisait de longer un côté du courtil, c'était "La Pâture", un champ pour des charmes plus discrets. Les vaches devaient le connaître aussi bien que nous, puisque c'est toujours là qu'elles allaient quand il ne restait plus rien à brouter ailleurs, c'est à dire souvent. En fait, "La Pâture" c'étaient trois petites parcelles d'un seul tenant : deux prés jumeaux en pente assez forte de chaque côté du petit ruisseau central qui était bordé de quelques peupliers très hauts et d'une douzaine de saules étêtés très courts.

Plus loin, sur la rive gauche, d'énormes touffes de grands ajoncs, laissant à peine quelque passage, avaient envahi toute la troisième parcelle, sauf les bords, marécageux à cet endroit, du ruisseau. Là, tout près de la rive droite, le Park Hamon voisin se tenait en surplomb de hauteur d'homme et, sous les racines des grands ormes qui faisaient la séparation et retenant les terres, sourdait une source limpide. Trois grandes dalles plantées à champ

lui faisaient un lit et le trop-plein s'écoulait dans le lavoir attenant. Lui-même, bordé de ce côté-ci de quelques grandes dalles d'ardoise posées à plat, s'écoulait dans le ruisseau tout proche, juste au pied du petit pont qui pouvait nous paraître ridicule : il était si facile, d'une enjambée, de franchir ce mince cours d'eau. En fait, le pont était là pour les brouettes des lavandières et le passage, qui avait du être marécageux, à cet endroit était empierré. Et pourtant elles avaient renoncé au voyage car le lavoir était éloigné des habitations et la pente un peu raide pour le retour des brouettes pleines de linge mouillé. Tout ce petit monde était donc à nous, sans contestation. Nous pouvions boire l'eau fraîche de la fontaine ou jouer avec elle, cueillir l'iris ou la jacinthe sauvage ou quelques pommes des quelques pommiers que j'ai oublié de mentionner, surprendre le parfum fugitif de la violette... Il y avait aussi l'aubépine aux senteurs lourdes et entêtantes, l'égantier et sa fleur si fragile... A Pâques la prairie toute entière était en fleur. En passant la barrière nous pouvions la voir toute blanche de la blancheur de millions de pâquerettes dont quelques unes se teignent légèrement d'incarnat. Elles devaient y tenir leur Assemblée Générale et on aurait pu oublier que c'était une prairie tant il était difficile d'y discerner quelque touche de vert. Près de la fontaine, sur ces quelques dizaines de mètres carrés de marécages qui s'étalaient le long du ruisseau, c'étaient de nouvelles fleurs qui portent des couleurs si vives quand elles poussent sur le marais. Là se trouvait le domaine réservé, nous ne pouvions les cueillir sans nous emplir les sabots ou les sandales de vase... Elles restaient donc là, formant pour nos yeux deux longs tapis d'Orient de chaque côté du ruisseau. Et les oiseaux ! Nous pouvions y trouver tous les nids : le pinson, la mésange, le roitelet, la bergeronnette, le merle, la grive... Je pense que, surtout pour les petits oiseaux, ce devait être une ville tellement la population y était dense. Mais c'était encore plus simple de se coucher dans l'herbe ou les pâquerettes et d'écouter le chant du ruisseau sur les cailloux clairs auquel répondait le chant souverain du vent dans les branches des peupliers. Plus tard, me souvenant de "La Pâturage", j'ai composé ce poème :

Pétille le ruisseau, tout là-haut
Dans les coupes des peupliers,
Petits feuilletts de vieil argent
Où rit et palpite le vent,

Oh ! ma tête dans les herbes folles,
La senteur enivrante des terres molles,
O le chant, clair, sûr, du vent,
Doucement animant les feuillées,
Ballerines s'envolant extasiées
Dans un froissement de satin

Volez, sautez, dansez, tournez,
Les grandes voiles blanches flottent,
Tendues, là-haut, par le ciel bleu
Et t'appellent, et t'appellent...
Et t'emportent.

Au retour de mon séjour de trois ans et demi en Afrique, je sentis le besoin de revoir “La Pâturage”. En franchissant la porte de derrière de la maison, mon cœur se serra : je pouvais voir une étendue toute verte de ray-grass épousant toutes les ondulations du terrain loin au Sud, et, à l'Ouest, jusqu'au ruisseau et au-delà. Les talus avaient été abattus. “C'est foutu” me dis-je et je fus tenté de rebrousser chemin. Mais je m'y rendis “juste pour voir si les saules étêtés s'y trouvaient toujours” me disais-je, mais, surtout, porté par une sorte de sentiment religieux, ou filial ? je n'aurais su le dire. J'allai jusqu'à cet endroit où se dressaient autrefois la barrière. Je pouvais voir l'étendue des dégâts. Je ne savais plus si c'était le dégoût, la rage ou le chagrin... Seuls restaient les saules et les peupliers, esseulés, épargnés, ridicules. Le petit ruisseau s'élançait toujours avec la même vaillance sur les cailloux clairs, mais sa chanson était devenue dérisoire, comme une parole sans écho. De “La Pâturage”, de notre univers d'enfance, il ne restait plus rien. Je ne poussai même pas jusque là-bas, au fond, où coule la limpide fontaine. Je restais là, écœuré par les calculs humains... Et c'est alors que je la vis, la vierge violée. Elle ne disait rien, ne me reprochait rien, ne demandait rien. Et je compris... Je lui ouvris les bras, la recueillis et la serrai sur mon cœur. Tournant le dos à ce qui fut “La Pâturage”, je restai longtemps, pensif, les yeux fermés, triste et heureux à la fois : “Jamais je ne t'ai remerciée. Toujours, nous avons été, ici chez toi, heureux et tranquilles. Tous tes charmes étaient pour nous qui aimions tant rester auprès de toi. C'est pour ça que tu te tenais à l'écart des routes et que le seul sentier qui menait à toi partait de notre aire à battre. Nous courions à toi dès que nous avions besoin de beauté, de paix. Et tous les autres, chasseurs ou dénicheurs de nids, qui traversaient ton domaine, n'avaient pas accès à tes charmes et ne pouvaient même pas les violer : ils ne faisaient que passer. Et tout, ici, chez toi, les choses les plus simples, tout était beau. C'était ton charme, ta présence. Nous étions dans ton domaine. Et ta chambre secrète c'était là-bas à cet endroit où une eau limpide sort de terre. Et c'est pour ça que le petit ruisseau s'attardait en passant et devenait marécage, pour t'offrir ses fleurs les plus belles. Toutes les fleurs se donnaient rendez-vous ici. Et les petits oiseaux, près de toi, n'avaient plus peur des rapaces. Et l'air très calme, ici chez toi, où n'accédaient que des brises légères, résonnait d'une musique qui se mêlait à ta beauté toute familière. Je cherchais leurs nids. Ils étaient si beaux à regarder. J'en ai déniché quelques uns, pas beaucoup. Si j'avais su...! Et les papillons aux ailes multicolores et la libellule à la cuirasse étincelante !... Et jamais nous n'avons pensé à te remercier. Et les grands ormes qui, de leurs branches, formaient un rideau continu, maintenant, je sais : ils étaient là pour te protéger des vents de Nord et d'Est. Ton teint si délicat ne supportait que la caresse des vents de Sud, les doux zéphirs. Et c'est pour ça que le talus s'ouvrait, là-haut, de l'autre côté. Si chaque femme se reconnaît à son charme particulier, toi, tu es la plus belle de toutes les femmes.”

Et je rentrai heureux, secret.

Un travail que j'aimais particulièrement - je n'appelle pas garder les vaches un travail - et que (par vice ?) j'aurai même préféré, si j'en avais eu le choix, à tous les autres amuse-

ments, c'était éparpiller le fumier dans les champs. Que j'explique : quand il fallait fumer une parcelle avant de l'ensemencer, on (Théo) chargeait le fumier dans le tombereau et "on" le répartissait dans le champ en petits tas espacés de cinq-six mètres. Le travail consistait donc à reprendre le fumier à l'aide d'une fourche et à le saupoudrer uniformément sur toute la surface du champ. C'était dur physiquement. Mais en quoi ce travail si particulier émoustillait-il mes facultés de rêve ? Le soin à apporter à la tâche, l'effort physique uniforme, la façon de détailler de petits espaces en les ajoutant les uns aux autres, je dirais même l'aspect qu'en franchissant la barrière, m'offrait le champ tout sillonné de rangées régulières de petits tas noirs, tous ces détails ajoutés les uns aux autres me donnaient l'impression d'entrer dans un immense espace intérieur : je me sentais protégé comme par une institution, et, au lieu d'être furtif et désordonné, le rêve prenait un caractère continu, solide, construit. Mon Espagne est pleine de châteaux, mais ils ne sont pas en rang.

Je feuillette mon album de photos... Je suis sur le pont qui enjambe le Leff et je me penche pour regarder les eaux qui courent, glissent, sautent... Sans que je me rende compte, le courant s'inverse : ce ne sont plus les eaux qui s'enfuient, mais moi, je suis emporté loin, loin...

La cascade, elle, c'est l'ivresse absolue. le grondement des eaux est si souverain ! Je dois m'appuyer à un arbre ou à un rocher pour pouvoir savourer ce vertige qui me grise...

Et la houle ! Je fais mine de dormir pour ne plus sentir en moi que le mugissement rythmé de la vague qui vient mourir à mes pieds, puis s'en va en lissant le sable, qui semble tout à coup se fâcher, puis se calmer...

Je ne parle pas de la houle saccadée de Méditerranée...

Par une belle après-midi d'été, je m'allonge dans l'herbe et je regarde la fuite des nuages blancs dans le ciel bleu. Le vent chante à la cime des arbres. Le vent m'enchanté. Je sens sous mon dos le sol humide et frais s'animer en un léger roulis, et je ferme les yeux... Mais je crois que je me répète...

A la saison des soleils bas, quand la feuille de ronce choisit des rouges insolents, je m'arrête pour regarder la goutte de rosée, pendue à son brin d'herbe. Par la magie du soleil, la voici transformée en diamant aux rayons chauds comme le feu ou l'or, ou bleus comme l'acier, et, entre les deux, le rayon vert est si lumineux !

L'eau est peut-être l'élément le plus simple, le plus banal... On serait tenté de dire que la beauté s'attache aux choses simples...

Les soirées d'hiver, c'étaient les veillées et on se retrouvait à deux ou plusieurs familles pour jouer à la coinchée ou aux "trois sept", plus rarement à la belote. Pour finir la soirée, la maîtresse de maison avait préparé un casse-croûte et un gâteau et on chantait, on racontait des histoires. J'aimais surtout les veillées chez nos cousins de Tréguidel. Maman y avait une sœur, Anne-Marie, plus âgée qu'elle, et qu'elle avait à peine connue dans sa jeunesse, car elles n'avaient pas grandi sous le même toit. Nous retrouvions souvent nos dix cousins et cousines dont la moitié était plus âgés que moi.

Et puis, c'étaient les trois kilomètres du retour à pied, la nuit... Je me souviens d'une certaine belle nuit sans lune... Papa, devant, tenait à bout de bras, effleurant le sol, la lampe tempête dont la flamme hésitante, nourrie par le pétrole, ne projetait que de follettes lueurs qui ressemblaient à des langues, léchant l'obscurité sans l'entamer.

Nous suivions le ruban blanc de la route empierrée. Le silence de la nuit n'était troublé que par le choc sourd de nos sabots frappant le sol tassé. Par intervalles, l'abolement lointain d'un chien donnait à ce silence où nous étions plongés une nouvelle épaisseur.

Deux fois sur notre trajet, nous troublions le chant des crapauds. La première en passant au Run, la deuxième en descendant la petite côte, juste avant d'arriver à la maison : c'étaient d'anciennes carrières envahies par les eaux.

Au bruit de nos pas, tout ce petit monde s'arrêtait. Nous sentions, toute proche, cette présence, le souffle retenu, l'attente. Et, dès que nous avions franchi les limites de leur domaine, le concert nocturne reprenait de plus belle, à l'unisson. Malgré sa monotonie apparente, c'était bien la seule musique à qui revint le privilège de célébrer la magie de cette nuit.

Nous traversions furtivement tous ces mondes, en évitant d'élever la voix de peur de briser le charme.

J'aimais bien rester en arrière du groupe et regarder à gauche et à droite la procession des grands arbres qui, bien plus rapides que la vitesse de nos pas, et comme s'ils répondaient à l'appel de leurs noms, surgissaient d'un coup de l'ombre et venaient se dresser là-haut, en balançant leur tête dans le ciel étoilé, tels des géants au geste ample et feutré, quasi théâtral. J'aurais bien voulu une caresse de vent dans leur chevelure mais la nuit était calme, et le ballet silencieux prenait ainsi un caractère onirique.

Pour un instant, nos chemins se croisaient, mais je sentais dans leur regard hautain et familier comme une invite. Alors, me laissant guider uniquement par le bruit des sabots devant moi et par le défilé des ombres à ma gauche et à ma droite... Comme eux, je marchais en balançant ma tête dans les étoiles...

Oui...

...J'aurais bien voulu que la promenade fût plus longue.

Les tables de ferme sont grandes, et il n'était pas rare de se retrouver à une bonne douzaine de bouches affamées autour de celle de Kermin. La récolte de la moisson, le ramassage des pommes de terre ou des betteraves, les foin et bien d'autres travaux, à défaut de machine, exigeaient des bras. Et je donnerais une idée bien fausse de mon enfance si je ne parlais pas de cette vie sociale qui s'organisait autour des grands travaux.

Mais j'ai bien envie de vous présenter deux personnages du village : Aldéric Minier et Jean Mezec.

Et d'abord Jean Mezec. C'était, je pense, "Le Mezec" mais, chez nous, vous l'avez peut-être déjà remarqué, entre nous, on économise le "Le". Par contre, devant les étrangers, sur le plan social et administratif, on en est fier et on veille à ce qu'il soit écrit correctement.

Jean était veuf. C'était un petit vieux qui habitait en haut du village, une maison basse au sol de terre battue. Il était toujours entouré de gosses qui ne cessaient de le taquiner. Parfois il entraînait dans de grandes colères, faisait de grands gestes de ses deux bras en poussant son juron : "Males Koat". Un juron bien à lui, car je ne l'ai jamais entendu ailleurs, et qui signifie bêtement : "Malheur de bois". Et tous les enfants de rire de plus belle. Je me souviens de l'impression qu'il me fit quand je le vis pour la première fois.

D'une pichenette, alors qu'il était penché, un gosse avait fait voler son chapeau. Jean entra dans une grande colère, criant, gesticulant, poussant son juron, menaçant le garnement : "Tu peux me toucher, mais ne touche pas à mon chapeau". Il déplaçait beaucoup d'air et j'avais peur. Mais je le compris vite et, bientôt, je me joignis aux autres autour de lui. Les enfants savent d'instinct qui les aime.

Avec ses singeries, le rire était assuré. Mais ce qui caractérisait Jean et que je ne compris que plus tard, c'était son grand cœur. Il aimait créer le bonheur autour de lui : ses excentricités n'avaient pas d'autre but. Il vint souvent chez nous. Pensez donc : cinq enfants ! Et en plus, du bon cidre !

Car Jean avait le gros défaut de ses qualités : il buvait, très exactement c'était un ivrogne. Lui qui avait l'habitude de parler fort, le soir venu, sa voix faisait trembler les murailles. Je me souviens de ces repas du soir où, à l'autre bout de la table, ma mère le suppliait de baisser un peu le ton. Ce n'étaient pas des arguments dissuasifs. Nous inventâmes mieux : après chacune de ses sorties, tous les cinq, nous nous levions en tendant l'oreille, la main en cornet, comme s'il avait chuchoté des paroles inaudibles. Emporté par son délire, il ne comprenait pas du premier coup, mais le sens de notre geste ne lui échappait pas longtemps. Alors, il croisait les bras sur la table, et, baissant la tête, il cachait son rire dans ses moustaches, mais son regard en coin disait : "Petits salopards, vous m'avez eu." Preuve que le vin ou le cidre n'étaient pas si mauvais chez lui.

Souvent après le repas du soir, comme il ne tenait plus debout il fallait le reconduire chez lui. Comme j'étais le plus grand et le plus fort, ce rôle m'échut. Mais ce n'était pas une corvée. Son premier soin, en arrivant, était de s'asseoir sur le siège placé au coin du feu, même s'il n'y avait pas de feu et, avant même d'avoir lâché son bâton, il criait de sa voix forte en traînant les syllabes "Moustiquôôô... canââaille" et sa chatte tigrée venait se frotter à ses jambes.

Il manifestait, pour les vieux animaux, une tendresse particulière. Si son regard tombait sur un vieux chien aux yeux chassieux et tout perclus de rhumatismes, il allait à lui et se penchait pour le caresser tout doucement, en répétant "Ha poan da vevan" ("Que c'est dur

de vivre”). Sa voix était si douce que je me suis demandé, bien plus tard, s’il ne voyait pas dans ce vieil animal un frère : la caresse soulageait aussi son propre mal de vivre, c’était un peu une prière, le désir d’aller rejoindre sa femme bien aimée.

Bientôt, l’âge et les soûleries quotidiennes le rendirent totalement impropre à tout travail et on ne le vit plus sur les chantiers. Alors il inventa une nouvelle façon d’être : il se mit à faire le facteur. Tôt le matin, il partait au bourg, prenait à la Poste le courrier pour toutes les maisons qui se trouvaient sur sa route, plus les détours, et il repartait pour sa tournée en montant la côte. Dans une poche un paquet de bonbons pour les enfants et les femmes : “un chacun”, dans l’autre un paquet de Gauloises pour les hommes : “une chacun”. Lui-même ne fumait pas : il prisait et chiquait.

Parfois, il arrivait à mes parents et à nous tous de nous absenter pour la journée parce qu’il se tenait une réunion de famille ou une fête quelconque, et nous rentrions tard. Stupéfaction : les vaches étaient rentrées à la crèche et traites, le travail fait, tout était propre. Une fois ou l’autre il fit de même, à la maison, la vaisselle que nous avions laissé traîner dans la précipitation du départ. Les clés de chaque maison étaient cachées soit sous une pierre, soit derrière un volet, au point que, pour les voisins ou amis, ce n’était pas une cachette, mais une sorte de convention.

Jean n’avait donc pas eu de mal à s’introduire chez nous en notre absence. Et nous nous retrouvions tous ensemble, comme hébétés de nous voir tous oisifs, alors que le retour s’était passé dans la perspective de corvées urgentes à faire en rentrant, et nous nous regardions : “C’est encore Jean”. Il n’avait pas bu de la journée pour pouvoir nous rendre ce service ou plutôt nous faire ce plaisir, bien sûr sans prévenir, ni signer.

Il était vraiment rigolo, Jean, et il aimait tellement la joie ! Et pourtant, maintenant, dès que je pense à lui, les larmes me viennent aux yeux. Parce que, si on veut retrouver, sous son aspect clochardesque, son vrai visage, on effacera, on effacera mais sous chaque couche apparaîtra et, même si tout est effacé, restera encore, plus fort que la mort, son grand cœur.

Jean, c’était le cœur et la joie, Aldéric, c’était la science et l’ingéniosité. Il habitait avec sa sœur, Marguerite, un peu à l’écart de la route, une toute petite maison, flanquée d’un atelier. Quand, dans mon souvenir, je revois la petite barrière blanche, le petit jardin, le petit pré planté de quatre pommiers en rang et la petite maison qui domine le petit ruisseau caché par les herbes, je ne peux m’empêcher de penser à un paysage de poupée. Jean habitait en haut du village, Aldéric et Marguerite en bas, tous deux à la même distance, un peu plus de cent mètres, de chez nous. Mes parents exploitaient un petit pré qui s’allongeait entre le ruisseau et leur minuscule propriété et il nous arrivait de venir y garder les vaches. La barrière fermée, nous courions bien vite voir Aldéric dans son atelier. La vision que je garde de lui est un peu

déformée, ou nourrie par les lectures que j'ai faites depuis : pour moi, l'image de l'alchimiste, c'est Aldéric. Je veux dire l'image morale, car physiquement, le portrait ne peut avoir un caractère officiel : il n'était pas barbu, même pas chevelu. C'est, dans mon souvenir, un grand échalas, mais peut-être n'était-il grand que parce qu'il était très mince. A cheval sur son nez, des lorgnons très fins achevaient de donner un air d'immatérialité à cet homme qui ne quittait que rarement son atelier et, plus rarement encore, passait la petite barrière blanche devant sa maison. Marguerite était très pieuse et allait à la messe tous les matins, aussi longtemps que sa santé lui donna cette vaillance. Par contre, Aldéric, son frère, était totalement incroyant : sa seule église était son atelier, mais il était un pratiquant fidèle et assidu.

Il savait tout faire, Aldéric, réparer une montre, aussi bien que remettre en état une machine agricole. Mais il exérait la fonction commerciale : non seulement il ne faisait pas état de son savoir-faire, mais il refusait les travaux qu'on lui demandait. Il connaissait les plantes et devait fabriquer lui-même les remèdes à ses infirmités, car je me rappelle qu'un jour il nous demanda d'aller lui cueillir, dans un secteur qu'il nous désigna, des graines de belladone. Il nous décrivit soigneusement la plante et ses fameuses boules rouges, semblables à de toutes petites cerises et nous mit en garde :

- Faites attention, surtout n'en mangez pas, c'est un poison violent. Et quand vous y aurez touché, faites bien attention de ne pas porter les doigts à la bouche. Cherchez de l'eau pour vous laver les mains le plus vite possible.

Tant de recommandations ne pouvaient que nous troubler. C'était quand même une mission bien délicate, très mystérieuse et quelque peu effrayante pour nos petites têtes. Sûr, il valait mieux ne pas en parler à maman.

Un jour, je devais avoir sept ou huit ans, Tonton Jean réussit à persuader papa d'acheter un wagon à bestiaux, à la gare de Lanvollon. La ligne de chemin de fer qui reliait Guingamp à Paimpol venait d'être supprimée et était en démolition. Un wagon permettait de loger quelques porcs à l'engrais. Ce fut sa première vocation, puis il devint poulailler. Mais il fallait déplacer cette masse de la gare jusque chez nous. C'est là qu'on fit appel à notre ingénieur local. Contrairement à son habitude, il répondit bien vite "Présent", et pour cette fois, il franchit d'un pas allègre la petite barrière blanche de la petite propriété. Un tel travail lui souriait bien plus que la réparation d'une quelconque charrue. Tout le monde partit donc pour la gare, Théo avec Lisette et Polka, et j'aurais bien voulu être du voyage, moi aussi. Mais j'étais trop jeune et il fut décidé que je resterais à la maison avec ma mère. Seulement, un wagon de chemin de fer circulant, à cette époque, sur le chemin vicinal de Kermin, ça vous fait un boucan à réveiller les morts : j'étais lâché et je pus voir Théo retenant à grand peine les chevaux excités et négociant l'entrée de la cour.

Aldéric s'est éteint le premier, comme il avait vécu, dans un grand silence, sans provoquer de remous, je ne me souviens ni quand, ni comment, je devais être au pensionnat, puis Marguerite, à son tour, tout aussi silencieusement.

Parfois je passe par là. La petite barrière a perdu sa blancheur mais la petite maison se dresse toujours, insolemment fière dans sa désolation. Alors, je dis tout bas, dans mon cœur : "Ciao Aldéric".

Les grandes vacances étaient la période des gros travaux : moissons et battage.

La moisson se faisait à l'aide d'une faucheuse. C'était un engin très simple. Les chevaux se rangeaient de chaque côté d'un long timon terminé par un anneau de fer dans lequel était pris un chevron d'environ un mètre vingt fixé à chacune de ses extrémités aux colliers de l'un et l'autre cheval, ce qui supportait la machine très légère. Par engrenage, les roues transmettaient le mouvement à une bielle qui actionnait, dans un mouvement de va et vient, une longue lame munie de dents triangulaires. C'est elle qui coupait les tiges. Deux sièges, un pour le conducteur, l'autre pour le javeleur qui était assis tout près de la barre de coupe. Du pied droit, appuyant sur un levier, il maintenait légèrement levé un tablier fait de lattes de bois juxtaposées, sur lequel venaient se coucher les tiges à mesure qu'elles tombaient. Il ne lâchait le levier que pour déposer la javelle entière, c'est à dire une bonne brassée de moisson. Tous les mouvements de la moisson dans et hors du tablier étaient aidés par le travail de ses mains munies d'un long bâton. Par un geste, comme un mouvement de rameur, en effleurant les épis, il couchait les tiges fraîchement coupées sur le tablier. Et quand il lâchait le tablier, d'un mouvement inverse de son bâton, il empêchait de nouvelles tiges de se mélanger à la javelle et ainsi de suite. On reconnaissait un bon javeleur à la façon dont étaient rangés les brins. Mon père faisait un travail parfait et à regarder la tranche de la javelle qu'il venait de déposer, c'était bien rare d'y voir dépasser un brin.

Je me suis souvent, et très jeune, assis sur le siège du conducteur. Ce qui me faisait le plus peur c'était de pousser l'attelage sous les branches basses des pommiers. Elles heurtaient les colliers, rudoyaient les échines et j'étais obligé de mettre la tête entre les genoux si je ne voulais pas qu'elles me giflent ou me renversent. Le siège du conducteur, plus élevé, était plus exposé que celui du rameur.

Pour ramener la moisson sur l'aire à battre, j'aimais bien faire la charretée. Il fallait ranger les gerbes en prenant soin de bien les caler pour qu'elles ne glissent pas et de bien équilibrer la charge pour le cheval. Mais j'aimais surtout ce travail pour une autre raison que je n'avouais pas. Il me permettait de rentrer à la maison couché sur le haut de la charge un peu comme sur le ventre d'un gros animal familier. Les cahots de la route s'estompent en un roulis berceur. Les senteurs de la moisson me grisent. Les yeux rêveusement plongés dans le ciel, je regarde les feuilles à l'envers (quel entraînement !) et je me laisse fasciner par le ballet céleste : les nuages blancs glissant silencieusement dans le ciel bleu et les arbres glissant de même, dans une toute autre direction.

Elles étaient belles sur les aires, les grandes meules de blé, d'avoine, et d'orge attendant les battages !... Pour faire la meule, on commence par tracer sur le sol un cercle, ou une ellipse, suivant la forme qu'on veut donner au tas. Au départ, on suit rigoureusement le tracé, puis il faut faire un ventre à la meule, le maintenir pendant quelques tours et diminuer progressivement pour arriver au faîte. L'art n'est pas seulement de faire une jolie meule, mais aussi de tomber juste : une meule pour le blé, une pour l'avoine et une pour l'orge. Et, bien sûr, de garder, entre les tas, un bon espace pour la machine juste au milieu de l'aire à battre. On se moquait entre nous d'un paysan du voisinage qui se vantait d'avoir neuf tas sur son aire. Même avec une petite moisson, on peut toujours faire une douzaine de tas. Ce qui veut

dire que la pluie entrera plus facilement et qu'il sera plus difficile de placer la machine, puis de la servir.

Les Battages ! La fête ! Qu'elle est belle, cette machine avec ses deux grandes gueules, ses poulies, ses souffleries, ses tamis. Elle est surtout belle quand elle entre en action, poussant sa chanson, dégageant un nuage de poussière, entourée de bras qui manient la fourche.

Chez nous les battages se faisaient par entreprise. Deux machines se partageaient la commune : celle de François Meur et celle d'Ernest Meur. Que le nom ne trompe pas : aucun de ces "Meur" n'était parent à l'autre. C'était comme ça, c'est tout. Nous étions de l'équipe à Ernest Meur. Je dis "l'équipe" car, pour mener à bien une journée de battage, il fallait une trentaine de personnes. Pas de circulation d'argent : c'était la loi de l'entraide et, pour être sûr de recevoir chez soi l'effectif suffisant, pendant toute la durée du battage, une personne de chaque maison suivait la machine - exception faite de l'engreneur, appointé par l'entrepreneur, qui prenait soin de la machine, était capable d'effectuer les réglages et les réparations urgentes et, comme le capitaine à bord, était le chef du chantier.

La voici qui arrive. On l'entend de loin avec ses roues cerclées de fer qui gémissent bruyamment sur les cailloux de la route. Elle est précédée du moteur, tiré par un cheval. C'est un monstre métallique muni d'un énorme ventre, d'une énorme poulie et d'une cheminée semblable à celles des gros navires. La machine suit à distance respectable. Il n'est pas peu fier, le charretier qui maîtrise et conduit les deux chevaux excités. Parfois même ils sont trois. Les jeunes gens et les enfants courent de chaque côté en criant et s'amusant, les hommes, tenant à l'épaule leur fourche à trois doigts, ferment le ban en discutant calmement.

A la maison, les femmes alertées par le bruit, s'affairent comme une fourmilière, préparant les vaisselles, disposant les tables, tirant le cidre, pelant les légumes, surveillant les casseroles. Ce n'est pas encore la liesse, le trac se devine aux gestes vifs, aux cris, aux courses folles. Mais bientôt, quand elles verront leurs convives se régaler joyeusement, à leur tour, elles seront heureuses.

Pendant ce temps, sur l'aire à battre, machine et moteur sont placés dans un alignement soigné et calés solidement. Un coup de cidre apporté par une femme et c'est parti.

Les postes de travail se répartissent ainsi : au grain et sur le tas de moisson, les jeunes gens; à la paille, les hommes mûrs; sur la machine, une femme pour couper les liens, un homme pour démêler la javelle de façon à présenter à la gueule du monstre, un courant uni d'épis, puis l'engreneur qui, du haut de son poste, surveille le chantier tout en laissant traîner une main qui sent si la machine est correctement approvisionnée. Il le sait aussi à l'oreille.

Dès que le moteur se met en marche, les deux jeunes gens armés d'une fourche à deux doigts, déjà perchés sur la première meule se mettent en action. Une par une, les gerbes atterrissent sur la machine. C'est l'engreneur qui règle le débit, et la coupeuse de liens en se baissant pour saisir une gerbe, et en se levant pour couper le lien, donne le rythme.

Certaines meules font huit mètres de haut et si la gerbe atterrissait quand elle se penche, un tel poids balancé de cette hauteur pourrait lui tordre le cou. Mais cela ne risque pas de se produire. La fourche est bien plantée au point d'équilibre, un coup de reins pour la force, en même temps qu'une rotation du poignet pour la direction et la gerbe se présente au bon moment et tournée comme il faut : le cul en avant. C'est toujours plus facile de bien faire un travail et surtout ici, parce qu'on est dans le rythme et la fatigue se fait moins sentir.

Pendant ce temps, les costauds sont au grain. L'un d'eux reste à poste et surveillance, dégageant les sacs quand ils sont pleins et, d'un mouvement de balancier, aidant le porteur à charger sur l'épaule. Et celui-ci s'en va. Les greniers ne sont pas toujours d'un accès facile. Il faut escalader des escaliers étroits et raides quand ce ne sont pas de simples échelles. Mais on rencontre les femmes du côté de la maison et bien des gestes qui seraient malvenus à un autre moment, trouvent ici une meilleure réponse.

A l'autre bout de la machine, près de l'autre gueule du monstre, la plus impressionnante, celle qui vomit en s'aidant d'une demi-douzaine de langues qui ne cessent de s'agiter, se tiennent des hommes appuyés sur leur fourche attendant leur tour de montrer ce qu'ils savent en faire. Ça y est, en voilà un qui s'en va vers le tas de paille avec sa fourchée fièrement dressée à bout de bras. Un autre s'approche, rassemble la paille au fur et à mesure qu'elle sort de la machine de façon à construire sa fourchée puis y plante vigoureusement sa fourche en y jetant tout le poids de son corps, la lève et s'en va à son tour.

Une belle meule de paille c'est affaire de spécialiste. Il s'en trouve toujours un dans chaque équipe, secondé par un ou deux aides. La paille bien mûre est glissante. Et si son tas a belle allure l'homme n'est pas peu fier. Plus tard quand il passera par là, il ne manquera pas de jeter un coup d'œil, juste pour vérifier si sa meule a su résister aux orages. Sachant que papa a le coup de cidre facile, il traînera un peu la patte en passant la maison, dans l'espoir d'être aperçu. Il n'était pas le seul à agir de la sorte. Mon père aimait bien ces petites interruptions de travail et les discussions autour d'un pichet de cidre. Ma mère non.

Je ne sais pas pourquoi, mais là, juste sous le vomi de la machine, à l'endroit le plus poussiéreux, se tient toujours un petit vieux armé d'une fourche qui ne cesse de ramoner la gueule du monstre pour enlever des bourres et aider à la sortie de la paille. Quand il sort de son enfer pour s'essuyer le visage, on peut le voir : effectivement il est tout noir comme un diable.

La paillardise, c'est bien sûr à la paille. Quand elle s'approche, la femme qui porte les boissons, elle est repérée de loin. On la soulage de son panier, et il s'en trouve toujours un qui la bouscule ou plutôt se bouscule avec elle sur la fourchée qui se fait et tous deux

sont vite recouverts par des fourches complaisantes. Ce qui se passe sous la paille est leur secret. Mais bientôt, ils se relèvent, l'homme hilare, la femme toute rouge.

A un signe de l'engreneur, c'est "la relève". Une autre équipe monte sur la meule de moisson et une autre sur la machine. La relève se fait toutes les demi-heures et on descend bien vite avec la hâte de retrouver les camarades.

La plupart des moteurs que je connaissais fonctionnaient à l'essence. Mais on pouvait voir, toujours en service, quelque machine à vapeur. C'est un engin qui ressemble à une locomotive et fonctionne au charbon ou même au bois. Ça, c'est de la mécanique qui se remarque, qui fait beaucoup de bruit, qui dresse sa grosse cheminée et qui lance beaucoup de fumée. Et quand le servant s'en approche pour l'approvisionner on peut voir, par la porte ouverte du foyer, des flammes furieuses comme les flammes de l'enfer. Ici, le signal de la relève est donné par le servant qui fait siffler sa machine par un lâché de vapeur. Magnifique !

Un poste de travail, la balle, qui n'existait pas dans l'équipe à Ernest Meur, mais dans presque toutes les autres équipes, était tenu par deux femmes. A l'avant de la machine, sous le poste d'engrenage, sort la balle. La balle était précieuse. A cette époque, on ne faisait pas beaucoup de foin car on n'avait pas encore imaginé de semer de l'herbe dans les champs. On se contentait de celle qui poussait naturellement dans les prairies. Et celle qui n'était pas broutée par les vaches servait à faire le foin. C'était peu.

Mais la balle de blé mélangée aux betteraves hachées, buvant leur jus et permettant une meilleure digestion, comblait ce déficit. La balle d'avoine servait à faire et refaire les matelas. La balle d'orge, je crois bien qu'elle ne servait à rien.

La machine d'Ernest Meur était équipée d'un ventilateur supplémentaire et, à l'aide de tuyaux, la balle était soufflée à l'endroit voulu.

Aux heures de repas et casse-croûte, l'engreneur arrêta le moteur et tout le monde se dirigeait vers la maison. Le repas était prêt. Ce n'était pas un festin sophistiqué, car le repas de midi durait une heure, montre en main, n'est-ce pas monsieur l'engreneur ? Mais c'était bon et nos appétits savaient y faire honneur. Comme les équipes se déplaçaient de ferme en ferme, chaque maîtresse de maison avait à cœur de bien honorer ses hôtes. Des tables bruyantes s'ébattaient dans tous les coins. La table de ferme pour les hommes et les femmes respectables : d'autres tables, dans une grange ou même carrément dehors pour nous les jeunes et aussi tous les enfants du voisinage qui, bien sûr, étaient là et n'auraient pas voulu rater le spectacle.

Le soir, le travail fini, le repas se prolongeait mais à effectif réduit car plusieurs étaient repartis pour faire leur travail à la maison ou à la ferme. Pour les autres, c'était la fête et les chansons fusaient de partout. Ernest Meur, qui ne faisait que de courtes apparitions dans la journée, était souvent là le soir. Et il ne manquait pas de pousser quelque chanson paillarde du style "La cabane bambou, bambou" et les femmes, gênées, baissaient les yeux.

Les nuits étaient courtes et le sommeil instantané. Parfois, cependant, alors que nous étions au lit, un air connu résonnait au loin. On tendait l'oreille : "C'est Roger Bloas". C'était lui. Et, quand il passait sous nos fenêtres, on pouvait entendre distinctement, chantées à tue-tête, les paroles de Tino Rossi, toujours les mêmes, si bien qu'aujourd'hui encore, je peux les citer de mémoire :

C'est le chant d'un guardian de Camargue
Belles filles attendez son retour
Attendez, mais pourtant prenez garde
Car son chant c'est celui de l'amour.

Lahida quand il passera
Lahida il vous sourira
Lahida il vous prendra dans ses bras
Et votre cœur dira oui
Et votre cœur sera pris

Car le chant d'un guardian de Camargue
Prend les cœurs et les garde pour lui.

Bientôt, pour aller au pensionnat, je devrai quitter toute cette vie. Mais intérieurement, dans mon rêve, j'y vivrai encore, et j'y vis toujours. Car, pour moi, Kermin, mon village, et ma petite commune de Tressignaux, c'est un paradis enchanté qui n'est pas perdu puisque je le retrouve toujours dans mon cœur, avec bonheur, mais pas sans larmes.

2

Le poids des choses non dites

Je veux rapporter ici un événement qui se situe alors que j'avais quinze ans et qui illustre le titre que je viens d'écrire.

Ma mère et moi devions aller à Plouha, dix kilomètres, en charrette à cheval, et bien sûr c'est elle qui avait arrangé la chose. Tout à coup, à sa demande, nous voilà arrêtés sur le bord de la route. Après des préliminaires dont je ne garde aucun souvenir, ma mère me dit : "Il vaut mieux faire un bon mari qu'un mauvais prêtre."

Ces paroles entrèrent en moi très profondément. Tellement profondément que je m'en trouvais comme assomé, et le reste du voyage se passa dans un brouillard songeur qui n'a laissé aucune trace. Dans de pareils cas ma fierté m'a toujours aidé à tenir debout. Les paroles entrèrent en moi, mais dans un sens tout autre que le sens littéral de la phrase. Je compris :

- 1 - en quelle estime ma mère tenait le "ministère sacerdotal",
- 2 - que je la décevrais si je ne répondais pas à ses espérances sur ce point,
- 3 - qu'elle fixait la barre au plus haut et que je ne pouvais me contenter de demi-performances
- 4 - et je compris aussi que la vie de mariage ne reluisait pas pour elle d'une spéciale beauté.

Tout cela me tomba dessus en vrac. C'était gros et j'étais, bien sûr, incapable de l'analyser comme je le fais maintenant.

J'avais vécu mon enfance dans une magnifique insouciance, obéissant à mes parents parce que je les aimais, et cependant toujours prêt pour une escapade. J'entrais dans l'âge où on commence à prendre des décisions personnelles, même au risque d'entrer en conflit. Au collège, je m'étais engagé dans cette voie et ma mère avait dû en être informée, ce qui explique son intervention sur la route de Plouha.

De son côté, plus elle récoltait de déboires dans le ménage, plus elle fondait d'espoirs sur moi. Elle n'était pas différente de beaucoup d'autres femmes. Conscientes de mener une vie terne et sans valeur, elles placent leur salut dans leurs enfants. Le succès, la fortune, quand ils souriront, illumineront a posteriori toutes leurs années de banalité, de labeur et d'espérance.

Quand elle prononça cette phrase, je suis sûr que ma mère était sincère et c'était de sa part un essai louable de permissivité. Mais, elle ne pouvait pas empêcher tout son être de crier "Suis les traces d'Hippolyte" et c'est cet appel profond que je perçus.

A dix ans, ce fut le collège et le pensionnat. En route donc pour l'Institution St-Joseph de Lannion (dites comme moi : "St-Jo"). Ma mère m'y accompagnait. Un cousin était aussi du voyage. Comme nous étions tard, on nous servit un repas dans une salle à part : l'infâme rata auquel sept années de collège auraient dû finir par m'habituer. C'était la guerre et les restrictions. J'étais habité par un cafard que j'appellerais plutôt une panique. Mais pour rassurer ma mère, je fis bonne figure et mangeai de bon appétit. Je repris même du rata ! Puis ma mère partit dormir chez un frère de mon père qui habitait Lannion, et on me montra mon lit au dortoir. La nuit je fus pris de coliques comme je n'en ai jamais connues de ma vie, à part dans le désert de Jordanie, celles que me fit subir ma dysenterie amibienne. Mais maman n'était pas là, heureusement.

La vie au pensionnat pourrait ne pas paraître drôle aujourd'hui. Nous nous laissions bercer au fil des jours et des semaines par la cloche qui sonnait tous les événements : la messe, le matin à la descente du dortoir, puis étude, petit déjeuner, classe, étude, récréations alternées, et nous nous retrouvions le soir au dortoir : une journée de moins jusqu'aux vacances. Jeudis et dimanches après-midi, promenade, en rang par trois, et parloir pour les visites. Mais mes parents habitaient trop loin pour ce luxe. Les petites vacances : Toussaint et Gras, Pentecôte, étaient trop courtes pour rentabiliser - quel mot ! - le voyage, alors nous (mon frère Jean me rejoignis l'année suivante) les passions chez l'un ou l'autre des frères de mon père qui habitaient tout près de Lannion.

C'est surtout Gwernac'ham que j'aimais. Le manoir de Gwernac'ham était la maison familiale de mon père et c'était son jeune frère, Paul, qui exploitait, en location, la ferme. C'était une impressionnante bâtisse flanquée d'une aile, à l'équerre, sur le côté gauche. A l'angle, une tour octogonale abritait le large escalier de pierre qui conduisait aux deux étages. La façade semblait aveugle, tellement les ouvertures y étaient rares et donc, à l'intérieur, les pièces ou greniers très grands. La porte principale s'ornait d'une belle ogive. A une douzaine de mètres, en haut de la cour, se dressaient les pierres de granit taillé qui formaient la margelle du puits. Une pompe actionnée à bras permettait de remplir un réservoir dans le grenier, si bien que Tante Marie avait l'eau à l'évier.

A l'étage, en passant par la chambre des parents, quelques marches de bois conduisaient à la "prison". C'était une toute petite chambre éclairée par une toute petite fenêtre, et nous nous disputions à qui l'occuperait.

Le charme de la maison c'était pour nous, avant tout, nos huit petits cousins et cousines un peu plus jeunes que moi qui l'habitaient. Nous nous trouvions donc tout d'un coup à dix enfants, et nos gambades et nos rires faisaient perdre à la vieille demeure ancestrale tout ce que ses hauts murs pouvaient receler d'austère.

Mais ce qui excitait surtout ma convoitise en entrant dans la grande salle de ferme, c'étaient, alignées sur la longue planche à pain suspendue entre deux poutres, une demi-douzaine de belles grosses miches dorées de bon pain blanc cuit au four de la ferme. Mes yeux ne pouvaient pas manquer le spectacle, et c'était une sorte d'extase qui n'échappait pas à Tante Marie.

- Allez, tout le monde à table, disait-elle bien fort.

A Tante Marie, on ne peut pas refuser, et je n'en avais nulle envie : je la regardais trancher de grandes tartines. Le beurre et le lard étaient déjà sur la table. Et Jean et moi nous mettions en action. Tout étonnés de notre appétit, nos cousins nous regardaient avaler par grandes bouchées, les unes après les autres, les tartines que nous coupait Tante Marie. Quand notre appétit commençait à se calmer, nous prenions le temps de parler. Les petits cousins et cousines ouvraient encore plus grands les yeux. Nous devions leur paraître des explorateurs qui reviennent d'une expédition lointaine et périlleuse. Alors nous disions le réfectoire avec ses quatre cents garçons tassés les uns sur les autres, le rata indéfinissable, innomable, Mimile le serveur tellement bègue qu'on pouvait le considérer comme muet, qui se mouvait péniblement dans les allées, tenant devant lui, appuyée d'une main contre son ventre, la grosse bassine dégoulinante de "rab", la frottant de chaque côté au dos des convives, provoquant à la fois les grognements de ceux qui regrettaient leur veste propre et les prières facétieuses de ceux qui tendaient leur gamelle vide. On racontait aussi les tables de dix, la loi des plus grands, le pain quotidien partagé en dix parts par le chef de table. On les faisait rire en leur parlant de ce fameux pain qu'il nous fallut avaler pendant un temps, tellement gris, si mauvais, et quand on y posait le doigt un fil comme un fil d'araignée le suivait dans ses mouvements, ce qui nous permettait quand même de prendre un certain plaisir à cette pénitence forcée. Et Tante Marie, appuyée sur la table sur ses bras croisés, écoutait, compatissante, et ponctuait nos dires en hochant la tête, répétant :

- Quand même, quand même ! Mais toujours prête à trancher une nouvelle tartine ou aller chercher le gâteau qu'elle avait préparé pour notre arrivée.

Ceci me rappelle un jour où j'accompagnais mon père qui allait faire du pain à un four dans un village voisin, le Porzou, dans une maison contiguë à celle de mon ami, Roger. Les dirigeants ou occupants auront beau rationner et réglementer, jamais ils ne priveront les paysans de pain. Je remarquai que la farine n'était pas blanche, et je lui parlai du bon pain qu'on mangeait chez son frère Paul à Gwernac'ham. La réponse fut nette

- Si les autres, à la boulangerie, ne trouvent que du pain gris, nous, à la maison, on ne mangera pas du pain blanc.

Autre frère, autres mœurs.

En classe, j'étais parmi les meilleurs, et je pense que j'aurais pu être le premier bien souvent. Mais ma timidité me faisait redouter les distinctions : le premier portait sur la poitrine une médaille qu'on appelait "la croix" ! Je me contentais d'accessits honorables. Les

seuls honneurs qui me faisaient plaisir, c'étaient ceux que récoltait Jean. Il était le plus jeune de sa classe, c'est lui qui travaillait le moins et il collectionnait les premiers prix. En régime de croisière, il lisait un bouquin par jour, or il n'existait pour la lecture qu'un quart d'heure à la fin de chacune des deux longues études de la journée : il se débrouillait, quoi ! Moi aussi. Mais j'avais d'autres activités qu'il fallait soigneusement dissimuler au regard du surveillant et nous étions plusieurs à faire assaut d'ingéniosité pour les divers camouflages nécessaires.

Une étude réunissait au moins une soixantaine d'enfants ou adolescents placés sous le regard d'un surveillant perché sur une estrade. Nos pupitres étaient rangés de chaque côté d'une allée centrale, et sous les apparences studieuses se cachaient des activités très diverses. Ce serait assez instructif de dénombrer tous les usages auxquels peut se prêter cette caisse à ranger livres et cahiers, dont le couvercle qui se soulève nous servait de pupitre. Des agencements, installations, bricolages et accessoires les plus hétéroclites sortis de nos têtes de jeunes collégiens nous permettaient de nous livrer sans trop de risque à nos activités préférées. La plus classique était l'installation pour bouquiner : deux cales pour soulever de chaque côté du livre le couvercle et un élastique qui, lâché, faisait rentrer automatiquement le livre à l'intérieur du pupitre. Car nous devons nous méfier du surveillant qui parfois, sans bruit, descendait le long de l'allée pour surprendre par derrière les fautifs. Les courriers les plus divers circulaient de main en main et parvenaient rapidement et sans faute à leur destinataire qui répondait discrètement d'un signe ou d'un autre billet. J'ai eu longtemps la passion des mots croisés. Je m'en faisais apporter par les externes. Mais ce n'est pas un exploit, c'est trop facile à camoufler. Par contre, pendant tout un trimestre, je me suis trouvé placé auprès de Potier au fond de l'étude. Il n'était pas considéré comme un chahuteur parce qu'il ne faisait pas de bruit. Mais toute son activité à l'étude pouvait se résumer dans ses bricolages et peaufinages de bricolages. En un sens, Potier était un désaxé car il ne bricolait pas dans un but particulier, il bricolait pour bricoler. Ça valait le spectacle. Dur, étant son voisin, de se concentrer sur une version latine. En fait, celui qui était le plus surveillé dans l'assemblée, c'était le surveillant lui-même. A l'aide d'un couteau ou de tout autre instrument, un trou était foré, bien placé, dans chaque pupitre et, quand nous levions le couvercle, nous pouvions encore garder un œil sur le personnage haut placé.

Une année, je pense que je devais être en troisième, notre surveillant, pourtant sympathique, aimait se faire remarquer un peu comme s'il nous avait considérés comme le congrès de ses admirateurs. Cultivant le suspense, il aimait se produire bon dernier, alors que nous étions déjà tous debout à notre place. C'est assez naturel que le regard des potaches se porte sur le surveillant. Quand il nous sentait en attente et prêts à l'admirer, il regagnait son bureau de sa démarche vive, un peu comme s'il était un personnage important, très occupé et qui n'a pas à s'excuser, ou comme s'il était la Reine Elizabeth inspectant ses troupes. Sa démarche était très caractéristique : il se soulevait à chaque pas sur la pointe des pieds en ayant soin de mettre en valeur une sorte de légèreté dans ses mouvements et il se tournait vers nous en nous adressant le petit sourire spécial que, depuis, j'ai pu observer sur les lèvres de bien des prétentieux : comme ils ont toujours conscience d'être entourés d'admirateurs ils ne sourient pas de toutes leurs dents, ce serait trop fatigant, alors, c'est un demi-sourire qui se dessine en cul-de-poule, juste au milieu des lèvres. Les autres en riaient, moi, il m'agaçait.

Un jour, je lui écrivis une longue lettre, anonyme, lui parlant de son comportement, de la peine qu'il se donnait à se rendre ridicule... bref, lui disant qu'en étant moins sophistiqué, il n'en serait que mieux. Je la fis glisser discrètement sous sa porte pendant son absence. Le soir même, à l'étude - j'avais dû aller chez un professeur - en rentrant de ma visite, je trouvai mon voisin qui se marrait comme une demi-douzaine de baleines et qui me dit tout de suite :

- T'as raté !

- Quoi ?

- Qu'est-ce qu'on s'est fendu la pêche !

- Mais quoi ?

- G... nous a lu une lettre anonyme qu'il vient de recevoir. Le choc était raide. J'essayai de reprendre ma respiration puis, avalant ma salive, je lui dis :

- C'est moi qui l'ai écrite.

Je fus le héros ces jours là... Bien modeste, car je n'étais pas particulièrement fier d'avoir écrit une lettre anonyme. J'avais prévu la discrétion totale. En fait, je n'avais que mes illusions à blâmer car mon intention était louable : je trouvais G... sympathique et son comportement détestable. Je pensais qu'il s'agissait d'un petit détail tel que de changer de vêtements. Quelle naïveté de vouloir changer les autres ! En fait la prétention n'est pas un vêtement qu'on affiche, extérieur à soi-même. La preuve : G... ne s'était même pas rendu compte que les rires qui ponctuaient sa lecture tombaient sur lui.

La prétention m'a toujours mis hors de moi. Sur ce point, mes sentiments n'ont fait que se renforcer. Moi qui suis si nul en maths, je fais de curieuses équations : médiocrité = prétention = esprit bourgeois = connerie. Le Pontifiant est un con et le con toujours Pontifiant (évangile selon Coluche).

En sa qualité d'héritière du Petit Séminaire du diocèse de Tréguier, St-Jo se devait de ménager sur notre parcours de longues plages de recueillement. Une fois sur deux, les repas se prenaient en silence. J'emploie un bien grand mot. Sans doute les paroles que nous échangeons furtivement étaient pratiquement silencieuses, mais les bruits de vaisselle, fourchettes, assiettes, verres, donnaient à la grande salle carrée un caractère de ruche bourdonnante et, du haut de son pupitre, juste en face de l'estrade des surveillants, le lecteur avait peine à faire entendre sa voix. Car on y faisait la lecture. Et pourtant Gouriou, quand il devint préfet de discipline, réussit à bousculer tout cela. Il fit lire au pupitre des livres d'espionnage dont le héros était, si je ne me trompe, un certain James Nobody. Miracle. C'était comme si toutes les fourchettes avaient disparu. On reprenait même Mimile, le "muet", s'il parlait trop fort. Et, pour entendre la suite de l'histoire, on préférait les repas silencieux.

L'autorité, même si elle paraissait rigoureuse, prenait un visage bon enfant. La grosse punition c'était "le pain sec". Le puni se tenait debout contre l'estrade du lecteur face à la table des surveillants, et il faisait mine de déguster sa tartine sèche tout en l'émiettant soigneusement. Mais à la récréation qui suivait, il était entouré d'un groupe de camarades qui avaient caché dans leur poche quelque gâterie.

Je ne pense pas que l'autorité étouffe la liberté. Bien au contraire. Plus son poids se fait sentir, plus on éprouve le besoin et le désir d'y échapper. Et on y arrive toujours. Les joies du plaisir défendu sont plus fortes puisqu'elles résultent d'une conquête et, dans le pire des cas, d'une revanche.

Une autre punition bien plus grave, un avertissement avant le renvoi, c'était "d'être appelé chez le Supérieur". "Pinpin", comme on l'appelait, était un petit vieux de soixante dix ans environ, qui n'avait de vieux que l'âge et les cheveux blancs. Parfois, il nous arrivait de le voir traverser la cour de sa démarche alerte. L'entretien, dans son bureau, faisait suite à une faute grave. Il nous recevait avec le sourire, mais nous restions debout. Il commençait par nous poser des questions sur nos parents, la santé, la nourriture, puis il en venait au fait. Accoudé sur son bureau, penchant la tête en avant pour permettre à son œil malicieux de nous inspecter par dessus ses lunettes, sans élever la voix, il nous interrogeait sur notre conduite. Nous étions confondus et pourtant le sourire n'avait jamais quitté ses lèvres. Nous étions trop impressionnés par l'événement pour nous rendre compte qu'il ne prenait pas vraiment au tragique nos bêtises, car il nous aimait tous et chacun nommément. Peut-être même se réjouissait-il secrètement de ces rencontres, car ses fonctions ne lui permettaient pas d'avoir souvent un contact direct avec nous.

J'essaie de m'imaginer en cours de récréation avec mes camarades. La dégaine ! J'étais fils de paysan et ça se voyait. D'abord les sabots de bois. Pas pratique pour jouer au foot-ball. Surtout que nos ballons n'étaient pas de vrais ballons, mais de petites balles en mousse qui s'écorchaient aux cailloux de la cour et des murs et prenaient bien vite des formes de croissant de lune en adoptant des trajectoires les plus insensées. Dans la grande cour, celle des petits, il y avait bien, pendant la récréation, une bonne douzaine de parties en train et une douzaine de balles qui se croisaient de façon démentielle. Les sabots, ça casse facilement. Il fallait rafistoler. Sur la fin du trimestre, à force de rafistolages, ils devenaient totalement impropres au foot-ball.

Voilà pour les godasses. Et le reste de l'accoutrement à l'avenant. Je me souviens de mon habit du dimanche : c'était mon costume de premier communiant, un costume gris clair uni, vous voyez ? que mes parents firent durer. J'étais un adolescent bien avancé quand il fut jeté à la poubelle, et, même avec beaucoup d'obstination, on n'aurait pu le faire durer plus longtemps, car mes bras n'enfilaient plus que difficilement les manches. Je vois encore une photographie de famille de cette époque où je figure, à peu près grand comme un adulte, dans cet accoutrement, et je ne peux la regarder sans ressentir à l'estomac ce sentiment de honte et de rejet que, plus timidement et assez inconsciemment, j'éprouvais à cette époque.

Tapi derrière son bureau, au fond de sa chambre dans le coin le plus sombre, un peu comme un rongeur au seuil de son terrier, un prêtre se targuait, un peu plus que les autres, du rôle d'éducateur, et s'occupait plus particulièrement de ceux qui se destinaient à la prêtrise, c'était l'abbé C... Educateur est un grand mot... Il était moche avec sa tête penchée de côté, son teint congestionné et son dos voûté en arc, sans doute à cause de la compaction. Par bonheur, sa chétive personne était voilée dans les plis amples de sa soutane noire. Il devait avoir les poumons dans le dos et un ventre inexistant, caché par la longue ceinture de toile munie d'un rabat. Son ventre avait dû descendre, par une sorte de gravité morose, pour se confondre avec le bas-ventre et former une assez grosse boule qui jurait avec sa silhouette étiquée. Incroyable ! Jamais vu ! Deux virgules superposées tel était l'aspect de son profil. Il marchait en fixant au sol un point à un mètre cinquante devant lui et à gauche, la tête dodelinant sous l'effet d'un équilibre difficile compensé par sa démarche appuyée.

J'aurais dû le trouver grotesque. Mais l'antipathie et l'horreur qu'il m'inspirait m'enlevaient toute envie de moquerie. Régulièrement, il nous appelait dans son bureau pour nous parler de Pureté !!!

Comme cet abbé C... recevait beaucoup, certains de mes camarades demandaient à le voir. Le culot ! Ils n'avaient que faire de l'abbé C... mais quitter l'étude pendant une petite demi-heure était quand même assez agréable : ça permettait de flâner dans les couloirs et dans les cours avec le risque de faire quelque bonne rencontre.

Les vacances permettaient de retrouver le village et les amis. Enfant, on admire les jeunes gens, adolescent, on les juge. Je me rappelle un jeune homme qui faisait mon admiration quand j'étais petit. Je me disais : comment se fait-il qu'il soit si jeune, si entreprenant, si joyeux, alors que son père est si nul ? Je le retrouvai quelques années plus tard. Il s'était marié. Horreur ! Il ressemblait exactement à son père, jusque dans son physique, son allure, ses tics. La médiocrité m'a toujours sidéré. Comment cette flamme qui pétillait dans la jeunesse a-t-elle pu s'éteindre ? C'est une chose incroyable, impossible, scandaleuse. Cette navrante découverte est un des événements qui m'a le plus marqué dans mon adolescence et je décidai que si, un jour, j'écrivais un livre, le sujet en serait la médiocrité, le mystère de la médiocrité.

Je retrouvais aussi ma mère, toujours la même, mais qui s'inquiétait de mon évolution. Je ne paraissais pas entrer dans ses vues avec beaucoup de conviction et j'étais loin de ressembler aux petits garçons qu'on voit sur les images pieuses de première communion. Je

me laissais facilement entraîner dans des escapades qu'elle réprouvait. Et elle se mit en tête que j'étais faible, que je n'avais pas de volonté. Comment aurais-je pu avoir de la volonté ? Dans ce fatras qui m'habitait, comment aurais-je pu retrouver mes petits ? Et pourtant, les remarques de ma mère me faisaient mal parce que j'étais fier, orgueilleux. Tellement orgueilleux que je ne voulais pas le paraître. "Crâner" était ridicule, c'était partager l'orgueil et l'éventer sur les autres. Mon orgueil était tout intérieur et les blessures n'en étaient que plus profondes.

Je voulus donc me prouver que j'avais de l'énergie. Et de mater ma nature, de me lever d'un bond le matin au premier signe du réveil et de sortir, torse nu, par tous les temps, de courir, sauter, exercer mes bras, mes jambes, sans oublier les assouplissements, puis me laver à grande eau à la pompe et rentrer, tout fumant, à la maison pour me sécher et m'habiller. Et, pour le reste de la journée, si bien commencée, une liste longue comme ça : sauter des repas, ne pas péter, ne pas chier trop souvent, ne pas roter, ne pas pisser par dessus les haies, ne pas parler la bouche pleine, ne pas, ne pas..., m'habiller léger l'hiver et dormir la fenêtre grand ouverte, exercer ma mémoire (!) marcher pieds nus dans les chaumes, me passer de frites au repas du dimanche, en revanche manger de la soupe...

C'était peut-être payé cher, du moins, j'avais la satisfaction de me prendre pour un homme et surtout d'imposer silence à ma mère, car, dès la rentrée au collège, les cadences se faisaient plus humaines et nuancées : je n'étais pas boy scout.

Je pense que c'est vers cette époque qu'eut lieu la mémorable bataille de la Granville. Pourquoi cette bataille ? Je ne saurai jamais le dire : nous n'avions que peu de litiges à régler avec les gars de Goudelin, de l'autre côté du Leff. Je ne faisais pas partie du groupe de plénipotentiaires qui organisa l'affrontement, mais il ne fallut pas me prier longtemps pour que je me joigne à la troupe qui devait défendre l'honneur de Tressignaux. Le code avait été soigneusement préparé : et d'abord, le lieu de la rencontre qui devait se situer en terrain neutre. Le bois de la Granville convenait parfaitement. C'est un coin de la commune de Bringolo qui s'avance jusqu'au Leff, aux limites des deux parties belligérantes. Ensuite le choix des armes et projectiles : des marrons et rien que des marrons, nous devions être à l'automne. Enfin, je pense, le nombre des soldats : nous étions une douzaine dans chaque camp.

La petite troupe qui avait traversé toute la commune et descendait maintenant gaillardement la côte de Kervelar vers le moulin de Jean Kerardy, avant de pénétrer, de l'autre côté du pont, sur le champ de bataille, semblait ignorer totalement les affres du danger. Nous étions de jeunes adolescents de treize-quatorze ans et, sans doute, nous semblions prendre plaisir à des jeux enfantins, en fait, nous n'avions peur ni de la vie, ni de la mort.

Nos bavardages cessèrent sur le pont : c'était un point stratégique que l'ennemi devait surveiller et, à partir de cet instant, nous étions des soldats. Nous entrâmes dans le bois l'œil aux aguets, surveillant chaque buisson et même la cime des arbres. Nous inspectâmes soigneusement toute cette surface qui devait couvrir plusieurs hectares, mais rien, pas trace de Goudelinais. Déjà nous nous moquions d'eux : "Ils on eu peur de nous", notre garde se relâchait quelque peu et nous commençons à nous intéresser aux châtaignes que nous pouvions voir sur le sol, parmi les feuilles mortes. Nous redescendîmes le bois par un autre chemin, jusqu'au Leff. Nous avons tout à fait l'air de flâneurs et commençons à être déçus du voyage... Nous restâmes un moment à bavarder et regarder la rivière puis nous décidons de remonter par les champs en inspectant de l'extérieur la lisière du bois, côté Goudelin. Nous remontions un labour quand, tout à coup, de derrière le talus qui nous faisait face, un casque sur la tête, se dresse le capitaine des gars de Goudelin.

- Salut les gars, il fait, ça boume ?

Il dit, et voilà qu'en même temps, sur toute la longueur du talus, des têtes se montrent, et des projectiles nous tombent dru dessus. Notre groupe nettement en contrebas de leur retranchement et placé à distance d'un jet de pierre, formait une cible idéale. Nous n'avions pas le temps de nous remettre de notre stupeur, mais nos réflexes étaient bons. Ce n'est pas sur ce labour que nous aurions trouvé des marrons, mais un gars de Tressignaux ne se déplace jamais sans sa fronde, que nous appelions "flèche". Les petits cailloux ne manquaient pas et nous eûmes vite fait de riposter. La victoire changeait de camp. "Vous trichez" criaient nos adversaires, mais nous continuons de plus belle. Et les voilà qui détalent et nous sautons le talus à leur poursuite, puis, voyant que nous restons maîtres des lieux, nous les laissons filer. Le butin était impressionnant : ils ne manquaient pas de munitions car ils avaient ramassé plein un grand sac de marrons. Nous le laissons sur place et, fiers de notre belle victoire, nous décidons de rentrer.

Bien sûr nous avons déjà oublié que nous avons triché. Pour nous, c'était eux qui trichaient en changeant le lieu de la bataille. Goudelin était une commune au moins trois fois plus importante que la nôtre, aussi avons nous conscience que rien au monde, aucune force, ne pouvait venir à bout des gars de Tressignaux.

Nous eûmes le triomphe modeste, car je n'entendis plus parler de cette fameuse bataille. De leur côté, les gars de Goudelin ne durent pas faire grand bruit de leur déculotée, si bien qu'aucun nuage actif ne circula au-dessus de nos têtes.

La seconde, dans notre cycle d'études, était la classe des "Humanités". J'eus la chance de tomber sur un professeur de lettres extraordinaire, qu'en plus, je trouvais sympathique, intelligent et lumineux, l'abbé Raulic. Cette année des humanités marque mon réveil intellectuel. Pour la première fois de ma vie, je me sentis concerné par ce que j'étudiais. Surtout en langue française : lecture et écriture. Pour la première fois, le livre devenait autre chose

qu'un divertissement : une nourriture spirituelle. C'est bien sûr, cette année-là que je tombai sur ces lignes de Chateaubriant qui m'enchantèrent et qu'aujourd'hui encore, je peux transcrire de mémoire : "levez-vous, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie..."

L'écriture aussi prit une signification plus vitale. En seconde, les exercices de français changeaient complètement. Nous délaissions les stupides rédactions (pourquoi n'ai-je jamais cru à ces exercices ?) pour des dissertations où il nous fallait développer un jugement personnel au sujet d'un texte ou d'un auteur. Je m'épanouis très vite dans cette discipline et fus surpris d'éprouver un réel plaisir à écrire. En quoi je fus encouragé par l'abbé Raulic dont je voyais bien qu'il me faisait confiance. Grâce à lui je n'ai pas complètement perdu mon temps au collège.

Je me souviens d'un épisode qui me laissa songeur mais qui, je pense, eut une grande influence sur moi. Jean et moi, pour une raison que j'ai oubliée, devions avoir une démarche à faire ensemble, car nous pénétrions dans un bâtiment peu fréquenté par les élèves, quand nous vîmes, au pied de l'escalier que nous devions emprunter, deux professeurs en pleine discussion : Raulic et Pitis "Pitis", l'abbé Bourdelles, surnom dérivé des initiales P.T's (Pi.Tis), de "primitive temps", professeur d'anglais bien sûr. Très intéressant et même rigolo. Pour ne pas avoir à subir de chahuts, c'est lui même qui les organisait. Nous étions toujours en mouvement, répétant les mots et les phrases à sa suite. Il était également professeur d'histoire et géographie et je me rappelle une classe qui commença par cette phrase, prononcée solennellement, à son habitude :

- Le Brésil, cette terre immense, où la main de l'homme n'a jamais mis le pied...

Pitis !... à voir sa haute silhouette traverser, d'une démarche oblique, la cour, on pouvait penser à un échalas mobile. Son visage, légèrement congestionné, ajoutait encore une touche d'incongruité au personnage. Il habitait un corps qu'il avait long, raide et encombrant. Seuls pétillaient derrière les lunettes à monture métallique, deux yeux vifs et rieurs. Pourquoi tant d'os et de viande ? semblait-il se dire tandis qu'il mouvait son long corps suivant une géométrie totalement étrangère, peu élégante, quasi mécanique.

Bref, Pitis et Raulic étaient en discussion. Ils se mirent non pas à nous parler, mais à se parler de nous deux devant nous. Mais pas du tout comme s'ils nous ignoraient : leur regard nous laissait entendre que nous étions membres du groupe et que notre place était là, avec eux. Ils vantaient nos mérites respectifs et s'échangeaient leur impressions sur nous. Bien sûr, pour les professeurs, Jean était l'as des as à qui une première place ne pouvait échapper pour peu qu'il le voulût. Mais Raulic eut le culot de soutenir devant Pitis que j'avais de la classe et qu'il me ferait encore plus confiance qu'à Jean. Sur le coup, j'étais incrédule et presque choqué car j'étais au premier rang des admirateurs de Jean. Mais ces paroles de Raulic firent leur chemin souterrain et contribuèrent à me donner un peu d'assurance dans mon développement ultérieur. Peut-être sentait-il que j'avais besoin de prendre confiance en moi-même ?...

Cette année-là, nous étudiâmes en histoire la Révolution de 1789 avec un prof un peu rétro, appelé “P’tit Canard”, qui pleurait quand il nous annonça la mort de Louis XVI. Nous ne cachions même pas nos sarcasmes. Malgré le professeur, j’avais pu m’emballer dès la convocation des Etats Généraux, provoquant les noblaillons qui pensaient tenir de leur naissance quelque autorité ou préséance. Mon instinct de justice se réveillait et s’épanouissait. Je fus de tous les combats. Je fus surtout, ô combien ! aux côtés de Danton. Je relisais ses discours ainsi que ceux de Mirabeau. Le combat se déroulait aujourd’hui et j’étais là, heureux, en plein cœur. Je découvris que le vrai combat ne se fait pas avec des épées ou des canons mais avec la parole et le prestige de la justice. J’étais à l’affût de tous les textes polémiques. On en trouve dans Victor Hugo, Lamennais... Je découvris aussi d’autres écrivains polémistes : P.L. Courier, Louis Veuillot, Léon Bloy, Georges Bernanos...

Une grande idée germa et ne fit que se développer durant les dernières années de collège : je serai journaliste. Ce fut l’objet de presque toutes mes rêveries à cette époque. Je me voyais entouré de dépêches et de papier blanc, prenant connaissance de l’actualité et écrivant mes articles quotidiens. Mais la polémique primait sur l’information. Parfois, je sortais de mon rôle et, prenant à partie les dirigeants malhonnêtes et ces bourgeois conservateurs qui se nourrissent de la sueur et du sang des hommes, je prononçais des discours tonitruants comme Danton ou Mirabeau, bien sûr. Moi qui parlais si peu, voilà que je faisais de la parole mon idéal, ma raison d’être, ma vie. La parole était toute puissante. La vérité est tellement lumineuse ! Il suffit de la montrer : quand il verront la vérité, les hommes seront justes et bons !

Je me rappelle une après-midi d’épandage de fumier. J’y organisai le journal dans son entier. Son titre serait “La Sève”.

Le vent de contestation devenait tempête. En fait, il avait déjà soufflé et m’avait fait prendre, dès la fin de la troisième, une décision plutôt inattendue. Pour les classes terminales, il fallait choisir une option. Il en existait, en tout, deux : A et C. La section A était la plus littéraire avec français, latin, grec. Mais c’était aussi la voie balisée vers le Grand Séminaire. Je choisis la section C : le grec était supprimé. Par contre le programme de maths était assez impressionnant. Or, en maths, j’étais littéralement nul, plus exactement, selon l’expression du professeur, “pompière”. Je n’ai jamais su éprouver ni sympathie ni intérêt quelconque pour un théorème. Ma décision d’opter pour la section C ne pouvait donc avoir qu’une seule signification : c’était un “Niet” à la coalition générale qui me poussait vers le sacerdoce. En fait, quand j’y réfléchis, je me demande encore comment j’eus la force de prendre une telle décision. Elle n’était pas raisonnée. Je n’étais pas poussé à l’époque par la motivation qui m’anima, quelques mois plus tard, en seconde. Je me souviens de l’avoir prise, un peu par défi, et comme sur un coup de dés. Le chemin qui s’ouvrait devant moi me paraissait trop bien balisé et je n’aime pas être bousculé. Mon geste signifiait une affirmation, bien timide, et pourtant insolente, de moi-même. Normalement, ma mère n’aurait rien dû y comprendre. Mais je pense qu’on la lui rapporta et l’expliqua et c’est ce qui amène notre “entretien” sur la route de Plouha qui trouve chronologiquement sa place ici.

Et la vie continuait à l'ombre des hauts murs du collège, bercée par le rythme familial des classes, études, récréations, chapelle, à laquelle les grands faisaient des infidélités, mais il était plus sage pour l'autorité de fermer les yeux. Il semblait que rien au monde ne pouvait troubler cet ordre, apparemment aussi solidement établi que la ronde des planètes. Et pourtant... En juin 44 ce fut le débarquement et le Supérieur, prudent, nous renvoya dans nos familles. Mais en octobre de la même année quand nous retrouvâmes nos murs, nos cours, nos classes, études, réfectoire, nous sentions qu'un grand air du large circulait dans les longs couloirs de notre collège. En ville se trouvait une petite garnison de soldats américains, avec des Noirs, en uniforme. C'était un peu comme un voyage sans bouger puisque le monde venait à nous. Les grands étaient plus favorisés car leur cour de récréation, plus proche de la sortie, leur permettait des escapades en ville. Il suffisait de traverser le parloir et, tout de suite, c'était la rue. Et ils ramenaient de leurs expéditions diverses choses, dont la principale, qui nous faisait rêver, et dont le prix était inestimable, était un paquet de cigarettes "Camel". Je n'étais pas encore chez les grands, j'entamais ma troisième. Une camel, pour nous, c'était l'oubli de ces années de privations, pourtant encore présentes, et c'était une évasion vers des continents lointains. Comme il était fier de le montrer, celui d'entre nous qui en possédait un paquet ! Comme cette image du chameau avec sa grande bosse a été contemplée, caressée, renflée durant les études, classes et récréations ! Avec au moins autant de dévotion que la pieuse image du Sacré Cœur.

En classe d'humanités, j'étais enfin dans la cour des grands. L'autorité n'était plus la même : elle se faisait plus discrète. Alors que certains professeurs nous faisaient trembler dans les petites classes, ici, c'est nous qui pouvions faire trembler les professeurs qui n'avaient pas su nouer avec nous des liens de sympathie. Et pourtant, nous n'abusions pas de notre pouvoir. On n'aimait pas se faire embêter, c'est tout. Je regrette seulement de ne pas avoir suivi la première A pour mieux connaître ce fameux professeur qui s'appelait Philippe Menguy et qu'on appelait "Pheuleup". Pheuleup était supérieurement intelligent et doué, mais d'une négligence... Il était sale, il n'arrêtait pas de postillonner, ses dents et ses doigts étaient tout jaunes de tabac. Je n'arrive pas à comprendre son tempérament. Ses classes étaient une franche partie de rigolade. Nos collègues avaient tous les jours des histoires à raconter : celui qui avait fait le tour de la classe à cheval sur le dos de son camarade, les boulettes de papier, les cigarettes fumées quasi ostensiblement et Pheuleup, de sa voix égale, continuant son cours, alors que, dans le bruit des conversations, le son de ses paroles n'était perçu que par les quatre ou cinq élèves studieux qui étaient assis au premier rang, et recevaient ses postillons. Parfois cependant, il entrait en colère, se levait et haussait le ton. Et tout rentrait dans l'ordre au moins pour un quart d'heure, car on ne pouvait qu'aimer Pheuleup.

J'eus l'occasion de le rencontrer assez souvent, et même d'aller dans sa chambre. Il était natif du canton de Lanvallon et me considérait comme un "pays".

Du spectacle audio-visuel, j'ai perdu toute la partie auditive, tellement j'étais fasciné par ce que j'avais sous les yeux, surtout sa bouche. Dessinant les lèvres sur toute leur longueur, comme un épaisse couche de beurre dégoulinant d'un sandwich, s'étalait une substance blanchâtre aux reflets parfois jaunes, parfois bleutés, d'une consistance élastique et visqueuse et qui ressemblait à une morve. Elle devait être douée d'une vie autonome qu'elle

menait en parfaite symbiose avec son hôte. Dès qu'il se mettait à parler, la mouvante, multiforme morve entrait en action. C'était d'abord une grosse boule suspendue à la lèvre supérieure. J'avais peur qu'elle tombe et se projette vers moi. Et, le plus discrètement possible, j'essayais de reculer ma chaise. L'autre lèvre, par l'effet du discours, venant à l'effleurer, entraînait un filament très rétractile qui s'étirait comme pour établir un pont, mais rejoignait très vite et sans heurt la mère boule. Au troisième ou quatrième essai, ça y était : le pont était établi. La boule s'était muée en une colonne plus ou moins effilée suivant l'ouverture de la bouche, un peu comme si, au risque de se rompre, elle jouait de l'accordéon pour accompagner les paroles. Parfois même c'étaient deux colonnes. On se serait cru à Padirac ou dans un autre gouffre terrifiant avec stalactites et mites, derrière lesquelles je pouvais deviner quelques dents jaunes.

A coup sûr Pheuleup n'était pas un personnage mondain. C'était un homme heureux et il rayonnait la bonté et le bonheur. Il vivait parmi les Grecs et je sais de source certaine qu'il connaissait personnellement Platon et Homère.

La classe de première, pas plus que la philo, ne m'a laissé aucun souvenir impérissable, sauf, bien sûr, mon rêve, toujours le même, que j'eus bien garde d'ébruiter. Et si mes professeurs avaient su que je caressais de tels projets ? Et s'ils en avaient parlé à ma mère ? Mon instinct me disait que je devais me méfier et ne faire confiance qu'à moi-même. Mon enfant, mon petit, mon rêve était trop fragile pour que je l'expose aux courants d'air. Je croyais à sa force, mais je manquais totalement de sens pratique.

Tout le menaçait. Et d'abord le simple fait que, moi, paysan, j'accomplisse un cycle secondaire ne pouvait signifier qu'une chose : l'entrée au Grand Séminaire. De même que bien des fils de paysans étaient conduits au lycée et ils devenaient instituteurs. Et il s'en est formé beaucoup dans les collèges et lycées voisins, pendant que j'étais à St Jo. Les choses avaient changé, et changeaient sous mes yeux. Mais je ne le voyais même pas. De St Jo, il sortait un ou deux séminaristes par an, pas plus. Mais moi, je ne pouvais oublier ma mère me conduisant au collège, ni sa grande intention qui pesait toujours sur moi. Mon rêve la heurtait de front. Si je tournais un peu trop le regard vers les choses pratiques je sentais poindre quelque chose comme un sentiment de culpabilité. Cette atmosphère était trop pesante et je m'envolais avec d'autant plus d'ardeur dans mon domaine intérieur, immatériel.

De plus, je me doutais que ces études devaient coûter cher. Et je ne me sentais pas le cœur de demander à mes parents un effort financier supplémentaire.

Dans les classes terminales, on se renseignait comme on pouvait sur les débouchés professionnels ou universitaires. Cette fonction d'orientation, nos professeurs l'assuraient sans trop de conviction. Cependant des documents circulaient. C'est ainsi que j'appris qu'il exis-

tait des écoles de journalisme, dont une à Lille. Je n'osai pousser plus loin mon enquête. Il m'aurait fallu un petit coup de pouce. Il ne vint pas.

Aujourd'hui, un jeune qui caresserait de tels projets ferait des petits boulots pendant les vacances pour réunir un pécule personnel. Nous sortions de la guerre et c'est une chose que je n'avais jamais vue. De plus les parents avaient besoin de nous pour les travaux d'été.

La famille se retrouvait pour les vacances. Nous étions, les trois garçons, à St Jo. Anne et Yvonne étudiaient à Lanvollon et ne connurent que peu la pension. Et reprenaient les travaux des champs et les jeux.

Ma mère, à cette époque, dut avoir vent ou sentir le vent de mes nouvelles préoccupations. Elle se fit pressante, insupportable par moments. C'était mon père qui distribuait le travail et j'y allais assez volontiers. Je me vois encore, à la demande du père, fendant le bois au pignon de la maison après le repas de midi. Les autres étaient partis ailleurs. Et je vois ma mère, la vaisselle terminée, s'avancer doucement vers moi en s'essuyant machinalement les mains dans son tablier. Elle me parle un peu, puis s'enhardit et me demande de faire telle autre chose pour elle à la maison ou au jardin. Je suis fou de rage, je proteste, mais ma mère insiste sans élever la voix. Je n'ai aucun moyen de résister à cette prière, bien plus forte qu'un commandement, et je finis par céder en étouffant ma rage. Je ne l'ai que rarement rabrouée. Elle n'avait pas renoncé à son rêve, et, poussée par l'inquiétude, ne ratait pas une occasion de me faire sentir sa présence.

Mais une fois, avait-elle particulièrement insisté ? Etais-je occupé par autre chose et sans grande envie de rire ? J'entrai dans une rage folle et la renvoyai à ses casseroles. Je partis au bord de la mer, sur des rochers que j'aimais pour essayer de retrouver mon calme.

Sur le chemin du retour, je sentis que je ne pouvais pas rester sur un tel esclandre. Et, juste comme je me posais cette question, j'avisai une boutique de fleurs. J'entrai et, ne sachant trop que faire, je demandai à la vendeuse le nom de cette fleur, puis de celle-ci... J'étais un peu dépaycé. C'était bien la première fois que j'entrais dans un tel magasin et ce n'était pas coutume à la maison d'offrir des choses inutiles telles que fleurs ou jouets... Je montrai une plante en pot qui portait plein de petites fleurs :

- C'est des impatiences, dit-elle.

- C'est ça qu'il me faut.

Quand je lui offris le bouquet, je demandai à ma mère si elle savait ce que c'était. Je fus tout heureux de le lui apprendre et de la voir sourire.

Enfin, l'échéance arriva. J'obtins mon second bac en juin et partis passer quelque vacance à la maison. Il fallait que je mette en œuvre mon projet, et d'abord, que j'en parle à

mon père. L'angoisse... Jusque là, je n'avais jamais eu d'entretien personnel avec lui. La simple pensée de lui parler de tout ce que je chérissais et qui m'était si personnel faisait bondir mon cœur contre mes côtes et me laissait complètement abattu. Je décidai d'attendre une occasion favorable. Elle vint.

C'était une belle après midi de juillet. Papa et moi partîmes à bicyclette pour passer la binette dans les betteraves qui se trouvaient, à deux kilomètres de chez nous, dans un champ magnifique, planté de quelques pommiers, juste en face de ce bijou qu'est la chapelle Saint Antoine. Tout en faisant rouler ma bicyclette, je m'étais sermonné : "c'est maintenant ou bien tu es nul". Je crois bien que ce jour là je n'eus même pas un regard pour le coquet ensemble que forme la chapelle. Pourtant Saint Antoine est un défi magnifiquement gagné. Avec sa tour sur le côté de la façade, elle ressemble autant à un manoir qu'à, véritablement, une chapelle. Des ouvertures nullement assorties, les apports mélangés des siècles, ici, tout se marie bien : la familiarité devient grandeur, la droiture, la simplicité du propos deviennent pure beauté et les siècles se côtoient dans la paix. La chapelle est asymétrique : une nef et un bas côté très bas séparés par une rangée de colonnes sans socle ni chapiteau reliées par des arcs aux fines nervures dont nul ne saurait dire s'ils sont gothiques ou romans. Une demi-douzaine de statues placées ici et là, une à une, au fil des années, sans concertation ni plan, dont le fameux Saint Antoine du désert souriant, nous tendant le Grand Livre ouvert, et à ses pieds, son cochon.

Mais ce jour là je n'étais pas d'humeur à être sensible à ce genre de beauté. Biner les betteraves est un travail pénible qui se fait courbé. Les rangs faisaient une longueur de soixante dix mètres environ et, quand nous arrivions au bout nous étions bien contents de nous redresser pour nous détendre un peu. Je commençai par décider que c'est dans un de ces moments de détente que je devais parler. Mais je compris vite que je n'aurais jamais le cœur d'aborder mon père s'il me regardait en face. Je décidai alors de l'entreprendre pendant le travail qui ne gênait en rien la conversation, et je pris soin de rester derrière lui, à courte distance. Je sentais le moment qui arrivait... Mais rien. Au rang suivant, j'essayai de mettre au point ma façon d'aborder le sujet et préparai avec soin ma première phrase. J'eus beau me dire : "c'est ce coup-ci", nous binâmes plusieurs rangs. La situation politique à l'intérieur de moi-même devenait explosive. Mon père devait sentir ce climat de gêne, car, de temps en temps, pour amorcer la conversation, il faisait quelque réflexion, que je ne relevais même pas, ce qui ne faisait que rendre encore plus pesante l'atmosphère. J'étais à mille lieues de ces banalités qui m'exaspéraient. Si au moins, il lui était venu à l'idée de me dire :

- Ça y est, tu as tes deux bacs maintenant, qu'est-ce que tu compte faire ?

Mais non : sur toutes ces questions mon père était un mur. En fait c'est inexact. Il était aussi rigoureux dans sa pudeur que dans toutes ses autres activités. Je suis certain qu'il avait senti depuis longtemps que, là, derrière lui, j'avais à lui parler. Mais le partage des compétences était dans les faits depuis longtemps, depuis toujours : j'étais le domaine réservé de ma mère et même s'il ne l'approuvait pas, il savait respecter une décision prise. J'enrageais. Enfin, au bout d'un rang, nous nous relevâmes. Le soleil avait beaucoup baissé et la barrière était à l'autre bout. Je me lançai un ultimatum : sûrement ce rang serait le dernier de la journée. Les affres ! Je m'imposais des repères : "en face de ce pommier tu te lances". Ça ne marchait pas. Enfin, sans que je me rappelle comment, et presque malgré moi, des mots sorti-

rent et je me mis à raconter mon rêve, en insistant, maladroitement, sur ce qui me tenait à cœur : la promotion de la justice. Mon père me laissa parler. Puis il me sortit une réflexion qui me cloua sur place :

- Avant cela, il faut que tu choisisses un métier.

Je compris vite qu'il regardait le travail de journaliste comme un engagement politique. Mais ne l'avais-je pas présenté ainsi ? Il me fallait un métier pour m'assurer un revenu, ensuite, je pourrais penser à réaliser ce dont je rêvais...

Le malentendu s'était installé et je ne voyais aucun moyen de redresser la situation. Je continuais de parler, mais je sentais que le découragement m'avait envahi. Nous arrivions au bout du rang et prîmes nos bicyclettes pour rentrer à la maison.

Je ne suis pas près d'oublier cette après midi au champ.

J'avais perdu et j'étais dans le plus grand désarroi. De plus j'étais blessé dans mon orgueil. Après sept années d'études payées par mes parents, mes deux bacs en mains, à dix-huit ans, je ne savais même pas quoi faire de ma vie ! Il fallait sortir de l'impasse. Je décidai de m'enfermer pour faire retraite et voir clair en moi, et de n'en sortir qu'une fois prise ma décision.

Il existait une maison de jésuites à Quimper, qui acceptait des retraitants. Rendez-vous pris, j'y arrivai avec ma petite valise. On me donna un "directeur de conscience". Rien que ça ! J'ai du mal à écrire, car l'alliance de ces deux mots me choque. Comment ai-je pu supporter tout ça ?

Mon séjour dura, je crois, trois jours. Je l'écourtai : c'était étouffant et quelques jours de plus ne m'auraient pas fait avancer d'un pas. Aujourd'hui encore après tant d'années, en évoquant ce souvenir, mon estomac se noue.

Entre le langage du Bon Père et ce que je ressentais au fond de moi-même, c'était le fossé. J'étais perdu. Etais-je donc si différent des autres ? Le rêve était-il si éloigné de la vie ?

Bien sûr quand, rétrospectivement, je repense à tout ce passé, je me traite de tous les noms :

- Tas d'imbéciles ! Tu pouvais en parler au moins à Raulic ou Pitis.

De plus, j'étais naturellement réservé. Comme mon père. Comme peut-être tout adolescent. Ce n'est pas évident de parler à autrui des premières pensées vraiment personnelles qui ont germé au fond de soi. C'était peut-être plus facile d'en parler à un étranger, un jésuite par exemple ?... Oh ! Ma tête ! J'allais payer mon erreur. Et je regardais, impuissant, mon beau rêve partir à la dérive. Une petite dose de potion jésuite l'avait empoisonné. Mon rêve était ma force, ma joie, ma vie. Un peu comme le sang de mon esprit. Et je me sentais habité. Jamais plus l'idée ne me viendrait de m'y plonger, jamais plus sa force ne me nourrirait. Par quel miracle tenais-je encore debout ? J'étais vidé de ma substance, de mon âme. Nu.

Mon rapport avec les arbres avait été simple, direct, total ; mon entrée chez les

hommes s'avérait plus ardue. On pouvait faire de moi ce qu'on voulait. Ou presque... Il me sembla, dans l'état où je me trouvais, que la décision la plus honnête que je pouvais prendre, c'était de rentrer dans le clergé diocésain. D'une part je pensais y trouver une garantie de ne pas finir, moi-même, bourgeois, d'autre part, dans le cadre que je choisisais pouvaient coexister plusieurs façons de réaliser sa vie.

Je n'avais pas trouvé un but, j'avais choisi un chemin. Je le savais long et austère, et je me proposais de me tenir en éveil pour ne pas me laisser embarquer sur une voie de garage. Des milliers d'initiatives naissaient dans ce milieu en fermentation : un jour ou l'autre je trouverais bien mon mode d'expression.

En entrant dans l'église, je pensais que j'étais un vagabond à la poursuite de son étoile, libre comme l'air. Je ne me rendais même pas compte qu'insidieusement l'Eglise, comme une mère possessive, avait déjà pris dans son giron le petit sauvage que j'étais.

La vie au séminaire était studieuse. L'église possède le patrimoine culturel le plus prestigieux de l'humanité et notre travail n'avait d'autre but que de nous en imprégner. D'abord la Bible et son univers, ses traditions, sa poésie, les alliances avec Abraham, Moïse, et, enfin, Jésus Christ ; ceux qu'on appelle les Pères de l'Eglise : Clément d'Alexandrie, Ignace d'Antioche, Augustin... ; Platon lui même dont les concepts avaient servi à exprimer le mystère Chrétien et Aristote qui le supplanta en Occident à partir du XII^{ème} siècle ; et la célébration liturgique et le Chant Grégorien ; et des découvertes à l'infini : les basiliques byzantines, leurs icônes, leurs mosaïques, l'art roman et son univers sculpté, les églises gothiques et leurs vitraux... Je pénétrais dans un univers spirituel dont les richesses sont infinies, le mystère insondable, les possibilités inouïes. J'étais ébloui. Chaque pas me découvrait de nouveaux horizons. La vie serait trop courte pour explorer tous ces paysages et je me jetais sur les livres avec une soif féroce d'apprendre.

Au centre de ce monde merveilleux, organisant le tout, un personnage : Saint Thomas d'Aquin. Dès qu'on l'aborde, on ne peut que tomber en admiration devant son génie, l'audace de son propos, la rigueur de son raisonnement, la concision et la limpidité de son style.

C'est beau. C'est peut-être trop beau. L'Eglise devrait sortir de son rôle de gardienne de musée. Elle pourrait écouter la parole de Jésus : "quitte tout et suis-moi". Ou suivre l'exemple du Grand Berger qui laisse son troupeau dans le désert, pour courir après la brebis perdue. Jésus était en lutte contre le Prince de ce monde et pourtant l'Eglise s'est vu instituer prince de ce monde. De qui est-elle disciple ? Tous les grands savants sont modestes. Tous, sauf les théologiens qui ont pourtant pour objet la science de Dieu. Ils affichent bien une modestie mielleuse de surface, mais, sur le fond, ils sont pleins d'arrogance. N'ont-ils pas

derrière eux Thomas d'Aquin et le pape infallible ? Et, à force de tirer un syllogisme d'un autre syllogisme, puis un autre, puis un autre, ils devraient se douter que la dernière proposition n'a peut-être pas la force de la première.

Je me souviens d'un incident, ou plutôt d'un climat de tension, qui se créa entre moi et mes "directeurs", vers la fin de mon Séminaire et qui me valut la plus grave sanction. Je sais très bien où le bât blessait. On étudiait Jésus Christ, non pas dans l'Evangile, mais en théologie s'il vous plaît. C'est à dire qu'on le mettait en syllogismes. Je ne pense pas que ce traité venait de Thomas d'Aquin, c'était plutôt des syllogismes issus de ses syllogismes. Et, d'après ces syllogismes, Jésus, l'homme-Jésus, je veux dire le Nazaréen, fils du charpentier,

- était "impeccable" c'est-à-dire qu'il ne pouvait pas pêcher ;
- connaissait toutes choses, de "science infuse" : le passé, le présent, l'avenir.

Le Jésus de ces syllogismes était-il encore un homme ? En tout cas il n'était pas celui que j'avais découvert dans l'Evangile, et aimé. Revêtu de ces syllogismes, il était in-aimable. J'étais embêté, puis furieux, je bouillais sur place, et n'arrêtais pas de poser des questions qui embêtaient le directeur (c'est comme ça qu'au Séminaire on appelait le professeur).

Je devais passer sous-diacre à la prochaine ordination. Ce n'est pas une mince affaire : c'est le grand pas. Je fus retardé.

Je garde un souvenir pénible de la signification de cette décision dans le bureau du Supérieur où je restai debout et subis un déluge de mots abstraits : "humilité", "obéissance", "orgueil", "esprit"... J'eus beau hasarder quelques questions, la réponse restait toujours sur le même registre. Il ne me dit pas que j'avais "mauvais esprit", mais la conclusion que je pouvais en tirer était bien celle-là : j'étais trop "personnel"... C'était assez insidieux et j'étais très troublé. Si on m'avait dit clairement que la cause de cette sanction était la polémique sur Jésus, ma ligne de conduite aurait été simple. Je crois que je serais parti avec Jésus et leur aurais laissé leurs syllogismes. Mais non, c'était plus général, plus sournois et, dans ce trouble, j'étais seul, livré à moi-même. Car il se crée dans ces milieux ecclésiastiques un certain état d'esprit totalement indéfinissable, mais qui fait que, normalement, et sans qu'il soit besoin d'en parler, chacun adopte une façon de parler, de marcher, de regarder (ou ne pas regarder), d'opiner du bonnet qui est pour tous la même. Appelons cela l'esprit de corps qui se retrouve ailleurs que dans l'Eglise, ou, plus exactement : le Conformisme.

Je n'étais pas "conforme". J'étais donc seul dans ce combat. Mes camarades n'osaient pas m'en parler, ni moi de mon côté. C'était un peu comme si j'avais été pestiféré : j'avais mauvais esprit. Et si quelqu'un avait pu me donner la définition ? Le Séminaire de St Briec, et Tréguier avait déjà donné au monde cet impie, j'ai nommé Ernest Renan, et on se méfiait des "esprits forts". J'étais incapable d'analyser ce qui se passait en moi et qui pourtant, était si douloureux. Plus tard, j'ai ressenti la même douleur à ce même point, le plus immatériel, le plus "moi" de mon être. C'était dans le mariage. Je ne manquai pas de faire le rapprochement et, cette fois, j'eus tout loisir de l'analyser. C'était un peu comme si certaines personnes n'avaient pas l'esprit assez large pour admettre que l'autre fût "autre". Et, plus un homme a de personnalité, plus il paraît autre. Même s'il n'est pas agressif, son existence à elle seule, est une provocation pour le pouvoir existant, l'institution.

Ce point immatériel de mon être, j'aurais pu vivre toute mon existence sans en avoir une conscience nette. Comme la plupart des humains qui ne l'ont jamais rencontré, senti, regardé, et qui jouissent ainsi d'une paix à laquelle je sentais confusément que je n'aurais plus jamais droit.

Je crois qu'il existe dans nos sociétés hautement civilisées, et je le crois pour en avoir été l'objet, une anthropophagie extrêmement raffinée qui se repaît de mets très délicats et spirituels, et ce sur quoi ils exercent leurs dents c'est, par delà toutes les manifestations et apparences, le principe, la source même de l'être, le "Je" - sujet, pourtant si impalpable qu'il ne peut même pas devenir objet sans se renier. Et ces gens vous disent toujours qu'ils vous aiment. Jésus a demandé à ses disciples de renoncer à tout. L'Eglise m'a demandé de me renier. Je dois avouer que ces expériences m'ont amené à affiner mes concepts. La querelle sur Jésus au Séminaire n'était pas pour moi une pure question intellectuelle. Je n'aurais pas enduré ce que j'ai enduré pour la gloire de l'intellect. Je juge l'Intellect (cette faculté tant prisée par l'Education Nationale : elle est mesurable) comme une faculté mineure. L'intellect n'est pas créatif : il se contente d'organiser les connaissances acquises et de les exploiter. De l'intellect, jamais, rien n'est sorti de nouveau, de Beau. La faculté souveraine, l'Intelligence je l'appelle Sentiment (je ne dis pas les sentiments). Le sentiment est ma façon de sentir les êtres, les choses, et la force qui me propulse dans l'existence. Le sentiment est tellement proche de mon être intime qu'il est, comme lui, indéfinissable. Mais c'est lui seul qui me fait découvrir le vrai et lui seul est créateur. Ce qu'on me racontait sur Jésus au Séminaire heurtait mon sentiment.

Je vécus ces quelques mois dans un trouble très grand. Je me répétais que je ne pouvais pas avoir raison seul contre tous ; et que si, effectivement, je pratiquais mieux l'obéissance, j'avais plus de chance de parvenir à la vérité. Pas très attractif tout ça. De plus, si j'avais "mauvais esprit", comment ce "mauvais esprit" pouvait-il me transformer de façon à me rendre acceptable ? Et je ne pouvais pas m'empêcher de me remémorer cette parabole de Jésus qui semblait me condamner : "La lampe de ton corps, c'est l'œil. Si ton œil est sain, ton corps tout entier sera dans la lumière ; si ton œil est malade, ton corps tout entier sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, qu'en sera-t-il des ténèbres ?" (Evangile de St Mathieu chap. VI versets 22.23)

Je mis à profit les vacances qui suivirent pour faire un voyage (dans ma tête c'était un pèlerinage) à Chevetogne. Chevetogne est une abbaye bénédictine qu'on peut trouver dans les Ardennes belges. Là vivait un vieux moine nommé Dom Lambert Bauduin. Nous vivions une époque où plein de courants d'idées secouaient la vieille Eglise et des échos en parvenaient jusqu'au Séminaire. Je veux parler essentiellement du renouveau de la liturgie et du mouvement pour l'unité des chrétiens. Or, en plein cœur de tout cela, ne disant pourtant pas grand chose, se trouvait Dom Lambert, le vieux moine. Je pris mon sac à dos et partis en auto-stop. Le portier de l'abbaye me montra ma petite chambre sous les combles. J'avais à peine eu le temps de poser mon sac que Dom Lambert, tout essoufflé d'avoir grimpé à l'escalier, entra. Je n'oublierai jamais cette heure, la plus merveilleuse de ma vie. Nous étions assis face à face sur les deux seules chaises de la chambre. Et je racontais tout, tout ce que j'avais sur le cœur. De temps en temps, sans dire un mot, Dom Lambert m'empoignait le

genou et le secouait vigoureusement, et ses yeux qui riaient et son rire qui fendait jusqu'aux oreilles son visage rond, tout me disait :

- Allez, petit, t'arrête pas à ça, va plus loin.

Oh non. Il ne parla pas beaucoup. Je me souviens, en tout et pour tout, d'une phrase, la voici : "Tout ce que Jésus est venu faire et dire sur notre terre peut se résumer en un mot : "Père".

Comme j'aimai cette petite chambre ! J'étais délivré, sans rancune, sans concessions, sans esprit de revanche. L'impression que me fit ce vieillard de quatre vingts ans je me la résumais en ne cessant de me répéter à moi-même : "Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi jeune".

Nous devînmes amis et nous correspondions par le courrier. Jusqu'à cette lettre où il m'écrivit ces mots, que je ne compris que plus tard : "Roncalli pape, je peux mourir". Et il mourut.

Et moi, je ne comprenais rien. Tous les journalistes et, plus sournoisement, les prêtres, parlaient de cet homme avec dédain : "un pape de transition". Roncalli, qui prit le nom de Jean XXIII, ce fut le concile du Vatican, peut-être le seul grand essai de révolution interne dans l'Eglise, venant de l'autorité elle-même.

Prêtre, je fus professeur de français et d'anglais quelque temps. Pas content et je le dis à mon évêque. Un beau jour, il me proposa de partir au Niger. Le Niger est un pays tropical grand comme deux fois et demi la France. Nous étions au total une douzaine de prêtres. Une équipe sympathique, raisonnant intelligemment sa présence au milieu des musulmans. Ça ne sentait pas du tout le moisi, ni le rance, ni le confit, et les courants d'air pouvaient circuler.

Un jour, de grosses déceptions, un gros chagrin, me firent parler à Anne-Marie de ces chrétiens qui feraient bien de prendre des leçons auprès des Haoussas musulmans. Je ne pouvais plus me taire. Tous ces chrétiens me faisaient mal. Ce fut Anne-Marie qui écouta. Le lendemain, elle me faisait parvenir un petit mot, s'excusant de sa maladresse devant ma souffrance. Dans les plis de la lettre, quelques boutons de mimosa. C'était trop. Déjà, de m'être ouvert devant elle, mon cœur bouillait. Un élan plus fort que moi-même me poussait vers elle. Et nous nous revîmes. D'abord toutes les semaines. Mais la semaine est longue et nous trichâmes un peu. Bientôt, il fallait que nous nous voyions tous les jours. J'aimais la guetter à travers les bougainvilliers en fleurs qui ombrageaient la terrasse. Dans ma tête, les bougainvilliers sont toujours en fleurs. Dès que je l'apercevais, je me manifestais sans quitter ma cachette. Et à ce premier contact, sa démarche, soudain, chantait et dansait une danse qui m'enchantait. La force qui nous poussait l'un vers l'autre était si violente que notre première étreinte était comme un orgasme. Il nous fallait un bon quart d'heure avant de retrouver la respiration et l'usage de la parole.

L'ineptie de mon langage me fait mal : comment aurions-nous pu garder la notion du temps en vivant cet instant d'éternité ? Et comment pourrais-je, aujourd'hui, vingt ans plus tard, parler de cette Présence, de cette Force, de ce Feu, de cette Fraîcheur qui s'imposait à nous avec une si totale évidence, non pas comme quelque chose d'extérieur, mais QUELQU'UN vivant en nous, réalisant souverainement son projet, exaltant sans violence chacune de nos personnes jusqu'à l'éclatement qui est l'autre ?

Bien des choses incompréhensibles et apparemment contradictoires devenaient évidence. D'abord cette Présence intérieure, souveraine ; puis cet éclatement de nos deux personnes en un seul être, non pas comme un instant privilégié et passager, mais vécu et senti minute après minute au fil des jours et des semaines : "TOI, c'est MOI", "TOI, c'est plus que MOI". Et mon langage de nouveau pris en faute ! comme si j'oubliais la troisième personne qui est le PREMIER ! Cet être nouveau, nous lui donnâmes un nom qui reste notre secret.

Toutes ces choses sont vraies. Nous les avons vécues. Et si ma petite voix ne portait pas ce témoignage, je devrais rentrer chez moi avec la honte. Je sais que, pour beaucoup, j'emploie un langage sacrilège, et pourtant, douloureusement, je parle en adoration.

Dans les premières pages de la Bible il est dit "Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il le créa". Depuis, le couple, uni dans l'amour, est l'image de Dieu Père, Fils et Amour".

Et dans les paroles et les silences, dans les baisers et les caresses, dans ses beaux yeux clairs et son sourire qui était "oui", oui à tout, puisque tout : le présent, le passé, l'avenir, tout devenait simple, facile, lumineux, merveilleux, dans son Amour je sentis que j'existais. C'était comme si, jusque là, j'avais vécu à côté, tout près de moi me cherchant. Le feu de l'Amour avait brûlé tous les voiles comme le soleil du matin dissipe les brumes. C'était insensé. Infiniment plus beau que le rêve.

De mon combat au Séminaire pour le droit à l'existence j'avais gardé, lovée quelque part au fond de ma boîte crânienne, dans un coin que je n'osais visiter, une pensée insidieuse à l'état de larve. Mais, Anne-Marie, l'Amour, de sentir que j'étais aimé pour l'unique et formidable raison que j'étais moi, et, en elle, la joie de mon être, de me retrouver tout illuminé de son Amour, j'en venais à m'aimer moi-même. Quelle énormité ! m'aimer ! Jamais une telle pensée n'était entrée dans ma tête. La tornade de l'Amour avait tout balayé. Il ne restait plus que Lui seul, comme un Soleil. Sans discours ; sans raisonnement, c'était la réponse totale, évidente, si souveraine que la grande question, elle même, avait disparu, emportée comme fétu de paille.

J'avais cheminé péniblement, les yeux fixés sur un horizon où je percevais une lumière qui m'attirait. Et voilà que l'horizon opposé venait à moi et se faisait enveloppant, doux, fort, pénétrant. Je compris que la Vérité est Amour, que l'Amour est le premier mot et le dernier mot de toute chose. Que l'Amour est présent dans la première parcelle de matière. Que l'Amour s'est fait pressant dans le message de Jésus. Que l'Amour était présent et a parlé dans les continents les plus reculés et qu'il nous devance sur les planètes les plus inaccessibles. Que l'Amour est la vie même de Dieu puisque tout y est don, retour, échange, le Fils recevant tout de Père et lui remettant toutes choses, uni à Lui dans le même Esprit qui est Amour.

Anne-Marie, je ne l'ai jamais touchée. Un jour, elle me fit parvenir ces lignes :
"Tout crie vers toi
Viens, prends moi, fais-moi tienne
Et plus jamais je ne te quitterai"

Elle était habitée. Je l'ai respectée. Jamais touchée.

Anne-Marie se présente, toute petite, toute menue, et me voilà complètement chamboulé. C'était une jeune Alsacienne de vingt deux ans, mignonne et souriante qui vivait chez son oncle commerçant. Des souffrances morales endurées dans son enfance, l'avaient amenée, très tôt, à cultiver un domaine intérieur très riche, son "jardin secret". Et, de me sentir heureux, fou, juste à cause d'un petit mot qu'elle m'avait fait parvenir !... Le lendemain, je devais prendre l'avion pour Niamey, car notre évêque, Hippolyte Berliet, réunissait toute l'équipe. J'eus juste le temps d'aller la voir à la boutique où elle travaillait pour lui remettre un mot fou où je lui disais que je partais pour quelques jours, que je n'étais plus seul puisqu'elle était dans mon cœur, et je l'emportais avec moi. Dans son regard et les quelques paroles banales qui étaient de mise dans ce lieu public, je compris que j'avais déjà la réponse à ma lettre.

Je fêtai mon anniversaire, mes trente trois ans, dans l'avion, seul à seule, heureux, fou.

Nous nous vîmes ainsi pendant six mois : du 17 février au 17 août de cette année-là. six mois merveilleux où je vivais comme si j'avais des ailes.

Enfin le jour arriva où elle devait prendre l'avion pour rentrer en France. Ce 17 août-là, j'arrivai chez elle le matin. Elle était assise, immobile, droite, pensive, les yeux rivés sur le lointain. Je tombai à genoux et posai ma tête sur ses genoux. De temps en temps, elle me disait tout bas : "Je ne te quitte pas, tu sais, je ne te quitte pas..." Et moi je ne disais rien, je pleurais éperdument. Je crois bien que nous ne nous embrassâmes même pas.

Elle me quitta pendant qu'elle était loin et se maria. Je pense qu'elle dut en parler à quelque prêtre qui lui donna les conseils les plus bêtes : "C'est un prêtre que vous êtes en train de perdre là. Arrêtez."

Dans son cœur, elle ne me quitta pas. Chaque lettre de France ou m'apaisait ou me déchirait. Intérieurement, je hurlais de douleur. C'était devenu impossible de parler de ce à quoi je croyais sans pleurer.

J'arrivais en fin de séjour, six mois plus tard. Je partis à Niamey, la capitale, pour prendre l'avion et rentrer en France. On vient me dire :

- Il y a là quelqu'un qui te demande.

Il me dit : "Je suis Michel, le mari d'Anne-Marie. Elle est là dans son lit, malade, et te demande."

Je montai dans la voiture et j'appris que tous deux étaient embauchés dans l'entreprise de l'oncle à Zinder, chose qu'elle m'avait soigneusement cachée. Et comme je lui avais dit quand je rentrais, il lui avait été possible d'organiser cette rencontre assez insolite.

Dès qu'elle me vit, elle fut guérie. Nous nous payâmes même le luxe d'une balade au bord du Niger. A cet endroit, le fleuve fait bien un kilomètre de large sinon plus. Anne-Marie se posta sur un petit promontoire et resta ainsi, immobile, pensive, les yeux rivés sur le large, pendant un quart d'heure, peut-être une demi-heure. Puis tout d'un coup, sans quitter sa posture, elle lança un petit cri, comme un cri plaintif d'oiseau.

- Mick... Mick... Mick...

C'est Michel qu'elle appelait.

J'ai tout quitté. J'ai erré pendant plusieurs mois sans but, peut-être pour calmer la douleur ? En septembre de cette année-là, j'atterris à Paris dans une chambre de bonne du 7^e étage sans ascenseur, avec la consigne que je me donnai :

- Toi, mon petit, tu vas commencer par gagner ta croûte.

J'étais en miettes.